

MARIA DE LOURDES PINTASILGO

Née en 1930 à Abrantes (Portugal).
Ingénieur en chimie industrielle (Institut supérieur technique de Lisbonne). Présidente internationale de Pax Romana (1956-1958). Membre du Mouvement international de femmes chrétiennes, «Le Graal». Ministre des Affaires sociales en 1974-1975. Ambassadeur auprès de l'Unesco depuis 1975 et membre du Conseil exécutif de l'Unesco (1976-1980). Divers enseignements aux universités de Boston, Harvard, Montréal, Aix-en-Provence et à l'Institut catholique de Paris. Premier Ministre du Portugal en 1979. Maria de Lourdes Pintasilgo a publié *Les Nouveaux féminismes*, Le Cerf, Paris, 1980; *Imaginar a Igreja*, Multinova, Lisbonne, 1980; *Sulcos do nosso querer comum*, Afrontamento, Porto, 1980.

28 septembre -
3 octobre 1981

8 1
"Rencontres internationales de Genève
sur "L'exigence de qualité"

CONFÉRENCE DE MARIA DE LOURDES PINTASILGO

Je me propose de parler de l'égalité dans le contexte de la compréhension actuelle de l'homme et de la femme. Je commencerai par quelques considérations préalables qui, j'en suis consciente, m'obligent à dire à la fois trop de choses et trop peu.

Quand on essaie de cerner la signification de l'égalité entre l'homme et la femme, ce concept fait apparaître deux versants. En effet, on y atteint les profondeurs les plus enfoncées de l'être humain. Et, nécessairement, à ce niveau-là, tout est balbutiement, discours flou, absence de précision, chaque être humain ayant son histoire à soi par où le masculin et le féminin s'enchevêtrent, font leur chemin, peuvent éclore dans la présence aux autres et au monde. Et, en même temps, on y touche aux enjeux les plus sociaux et politiques des groupes humains. A ce niveau-là, on fait appel à l'histoire, à la sociologie, à la poursuite de la revendication des droits de l'homme qui jalonne l'époque moderne.

De la personne aux communautés socio-culturelles, de l'individu à l'Etat, de la psychanalyse à la politique se dessine le va-et-vient de la question. La complexité de la tâche se laisse ici entrevoir, ainsi que la dialectique au moyen de laquelle elle s'accomplit. Tout au long de l'exposé de ce soir, cette dialectique nous guettera. Et je ne suis pas sûre de pouvoir rendre compte rigoureusement de l'herméneutique de chaque terme de cette tension dialectique. Mais cette impuissance même dit déjà quelque chose sur l'ensemble de la question!



Préalables

1. Egalité entre l'homme et la femme

M. Jacquard a dit, l'autre soir, que l'égalité entre deux hommes était impossible. Ma première affirmation rejoint la sienne: l'égalité entre l'homme et la femme est, en elle-même, impensable. L'être sexué n'est pas une abstraction à inclure dans une notion neutre: la «personne humaine». Plus la femme s'affranchit socialement d'une situation de minorité plus la différence devient frappante. La civilisation façonnée par la pensée judéo-chrétienne a vu dans la femme un élément de la nature. Elle appartenait à l'homme au même titre que les champs et le bétail. En elle se passaient des phénomènes «naturels» dont le contrôle et la connaissance échappaient à l'homme. D'où des prescriptions comme celles, entre autres, du Lévitique. Or, l'histoire va se faire à travers la poursuite de la défense de l'homme en face de la nature, défense à la fois matérielle et conceptuelle. Et ceci, jusqu'à l'aube de l'époque moderne, ou plutôt jusqu'à Sadi Carnot et à la découverte du deuxième principe de la thermodynamique. A ce moment-là de l'histoire un changement radical a eu lieu. L'homme ne cherche plus à se défendre, mais à maîtriser. Une nouvelle époque est née. L'assurance de pouvoir connaître tous les secrets de la nature, et les remanier, en inventant les agencements qu'il estime nécessaires, situe l'homme comme seigneur par rapport à la nature.

La femme, comprise comme faisant partie de la nature, subit les conséquences des démarches successives de la pensée de l'homme. D'abord elle est objet entièrement distinct de l'homme, parcelle de cette nature dont il se défend. Le texte de l'Ecclésiaste où l'homme donne des conseils à l'homme est éclairant à cet égard:

Ne te livre pas entre les mains d'une FEMME,
de peur qu'elle ne prenne de l'ascendant sur toi.
Ne va pas au-devant d'une PROSTITUÉE:
tu pourrais tomber dans ses pièges.
Ne fréquente pas une CHANTEUSE:
tu te ferais prendre à ses artifices.
N'arrête pas ton regard sur une jeune fille
de crainte d'être puni avec elle.

Ne te livre pas aux mains des PROSTITUÉES :
tu y perdrais ton patrimoine.
Ne promène pas ton regard dans les rues de la ville
et ne rôde pas dans les coins déserts.
Détourne ton regard d'une JOLIE FEMME
et ne l'arrête pas sur une BEAUTÉ ÉTRANGÈRE.
Beaucoup ont été égarés par la beauté d'une FEMME
et l'amour s'y enflamme comme un feu.
Près d'une FEMME MARIÉE garde-toi bien de t'asseoir
et de t'attabler pour des beuveries,
de crainte que ton cœur ne succombe à ses charmes
et que dans ta passion tu ne glisses à ta perte.

Les mots femme, prostituée sont totalement interchangeables. La femme est un danger potentiel, sa fréquentation est ordonnée au bien de l'homme. Il ne saurait évidemment être question, dans un tel contexte, d'égalité. Peu à peu, l'homme étant plus libéré face aux grands événements qui ont lieu dans la nature se tourne vers le processus de la formation de la vie. La femme devient alors pour lui lieu du mystère, de l'inconnu, de l'insaisissable. Ce trait marquera non seulement le Moyen Age mais, encore à notre époque, certaines recherches dites freudiennes. Lorsque l'homme commence à maîtriser la nature, sa domination s'étend de façon explicite à la femme. Ce qui était jusque-là une totale et absolue altérité, devient dans les mœurs et les normes sociales différence de traitement. L'homme devient la norme de tout le réel, car il a prouvé son pouvoir sur la nature. C'est à ce moment-là que *l'inégalité commence son parcours historique*. Car l'inégalité est formulée à partir d'un concept unique de la personne humaine. Ce concept apparaît comme réalisé en deux modes dont l'un, soudainement, est expliqué dans l'histoire de la pensée comme un reflet, un miroir par rapport à l'autre. D'où s'ensuivent le plus et le moins, le supérieur et l'inférieur.

Sous-jacente à cette conception de la femme il y a une vision du monde. Tout serait ramené à une explication globalisante, à un «enveloppant» de la réalité. Si je crois avec Einstein à la beauté du monde qui pourrait se traduire un jour par une seule équation, je ne dis pas pour autant que tout est la reproduction, en couleurs différentes ou en noir et blanc, d'un seul principe, d'une seule

molécule, d'une seule histoire. Un des groupes des nouveaux mouvements de femmes ne cesse de dire que nous vivons dans le domaine du «Un», que nous héritons du «monothéisme» à tous les niveaux de la pensée et en particulier dans notre façon de saisir la différence entre les sexes, en prenant un sexe comme matrice première et en référant l'autre sexe à celui-là... Et si l'on pensait autrement? Et si la femme n'avait pas à être pensée par rapport à l'homme mais «en elle-même»? Si d'emblée on pouvait penser l'homme et la femme dans leur être total, sans les noyer dans un concept abstrait ou dans un moule unique? On m'objectera que ce chemin nous mènerait à un polymorphisme à l'infini... Je ne le crois pas. Car aussi dissemblables que soient les individus, ils peuvent tous être ramenés au champ de forces de leur sexualité — et c'est à l'intérieur de ce champ de forces que l'homme et la femme prennent, non seulement leur individualité, mais aussi le caractère de leur appartenance à un groupe distinct.

L'interprétation de l'identité de la femme est loin d'être un sujet qui fasse l'unanimité! Je suis parfois gênée par la manière dont la femme est traitée... «ce sexe qui n'en est pas un»... Il se peut que Freud lui-même ait été marqué par l'idéologie dominante: c'est l'homme qui comprend, saisit, interprète ce qui l'entoure — y inclus la femme. Cependant, l'analyse la plus poussée de Freud révèle qu'il y a une autre structure de l'humain qui n'est pas, ne peut pas être un simple miroir aux pâles reflets.

On pourrait dire de belles choses sur la femme. Par exemple, qu'elle vit sur le mode du cycle, du rythme et non sur le mode linéaire... Mais en disant cela, qu'aurait-on dit? Peut-être aurions-nous à peine rajeuni le discours tenu il y a quarante ans par des femmes comme Gertrude von Le Fort ou Edith Stein? Où se poursuit aujourd'hui cette réflexion? Pour ma part, je la trouve dans la recherche psychanalytique et dans la littérature.

À cet égard, l'œuvre de Marguerite Duras est, à mon sens, unique. Si l'on y décèle l'impossibilité de la communication ou le caractère tourmenté de l'amour, à travers ces thèmes une question se pose: qu'est-ce que la femme? Est-elle spectatrice d'elle-même? Est-elle vouée à une sagesse au-delà ou en deçà de toute passion? Trouvons-nous peut-être une voie d'approche dans *Le Ravissement de Lol*

V. Stein, la femme totalement insaisissable, qui semble traverser l'opacité des choses?

Mais M. Duras elle-même exprime, sans la nommer, l'impossibilité d'être connue par l'autre. C'est, entre autres, *Hiroshima, mon amour*. On a retenu souvent le dialogue suivant:

LUI — Tu n'as rien vu à Hiroshima

ELLE — J'ai tout vu. Tout... Ainsi l'hôpital je l'ai vu. (...)

LUI — Tu n'as pas vu d'hôpital à Hiroshima. Tu n'as rien vu à Hiroshima...

Traduisons: la femme ne peut rien comprendre à ce qui se passe dans le vaste monde. Mais, ce qu'on a moins remarqué c'est le contrepoint à ce dialogue, l'échange par lequel la femme pourra être connue:

ELLE — C'est à Nevers que j'ai été le plus jeune de toute ma vie.

LUI — Jeune à Nevers.

ELLE — Oui. Jeune à Nevers. Et puis aussi, une fois folle à Nevers.

ELLE — A Nevers les caves sont froides, été comme hiver. La ville s'étale le long d'un fleuve qu'on appelle la Loire.

LUI — Je ne peux pas imaginer Nevers.

Y a-t-il une impossibilité à la compréhension de la femme par l'homme? Est-ce cette impossibilité qui met la femme en situation de demande? Et si la demande porte sur le besoin de s'inscrire dans le désir de l'autre, qu'est-ce que cela peut vouloir dire sur la relation de la femme, à tout autre, au monde? Question interminable qui ne cesse de revenir comme préalable à tout effort d'égalité. Parce que seule la connaissance de la différence peut donner à l'égalité, en dignité, et en symbolisme, son contenu entier. Cette mise en garde étant faite, il nous faut réfléchir au sens courant donné à: égalité.

2. *Egalité entre le groupe social «hommes» et le groupe social «femmes»*

L'égalité entre le groupe social «hommes» et le groupe social «femmes» se situe dans la poursuite du respect des droits humains et

de l'abolition de toute discrimination. Cette égalité fait corps avec toutes les démarches des dernières décennies, depuis que des révolutions, fondatrices d'un ordre nouveau de rapports, ont mis au premier plan le principe d'égalité, et que ce principe a été repris dans la Déclaration universelle des droits de l'homme. L'égalité entre les deux groupes sociaux est ressentie, sans doute, au niveau personnel, mais elle découle de l'enracinement d'un ensemble de préjugés à l'encontre du groupe «femmes». Ce dont il s'agit, en fait, c'est de l'état de choses que l'on est convenu d'appeler *société sexiste*. On entend par là une société où les lois, les traditions, les jugements ont pour conséquence d'amener les femmes à une situation de dépendance et de subalternité, voire de non-existence juridique, par le seul fait qu'elles sont des femmes.

Dans un parallèle frappant avec le mécanisme raciste, le sexisme nuit en fait autant aux hommes qu'aux femmes. Ses formes les plus subtiles n'existent pas non plus sans la collaboration des femmes elles-mêmes; en effet, la situation de celui qui est affranchi de sa servitude peut l'induire à se demander ce qu'il va faire de sa liberté... Le jeu de l'autonomie est joué. Je parlerai surtout de cette égalité-là. Il faut pourtant que je souligne à quel point je réalise que, sur la recherche d'une égalité sociale, culturelle, économique et politique entre les hommes et les femmes, pèse l'interrogation soulevée au début, c'est-à-dire l'approche tâtonnante de ce qui fait la différence irréductible entre l'homme et la femme. Peut-être pouvons-nous saisir la portée de cette différence en la voyant comme expression de la loi universelle par laquelle s'affirment l'individualisation et le mouvement: «Pour qu'un discours s'amorce et que nous en existions, pour qu'un mouvement anime le monde et lui donne un sens, il faut un *écart au principe d'identité*, un opérateur qui le perturbe et fasse la différence¹.»

C'est pourquoi il est important de dire que mes propos ne supposent nullement une lutte de la femme contre l'homme. C'est à une découverte de leur humanité propre que les femmes sont amenées, en luttant pour l'égalité entre les deux groupes sociaux.

¹ In «Ornicar», 15, p. 135, en commentaire au livre *La Naissance de la Physique dans le texte de Lucrèce*, de Michel Serres, qui fait le «démontage» du savoir classique.

Mais la recherche de leur identité se faisant en chemin, il n'est pas étonnant qu'il y ait des rebondissements sur la relation homme/femme et sur la société tout entière. C'est le parcours de ces rebondissements que j'essaierai d'esquisser.

Il s'agit de ne pas enfermer l'être-femme dans la seule conquête des égalités formelles.

— La non-discrimination? Oui.

— L'«accès à »? Oui.

— La totale participation? Oui.

Mais à la condition que ne disparaisse pas la recherche d'un «autrement».

L'égalité se trouvera par les sentiers d'une logique où d'autres facteurs que la rationalité tout court entreront en jeu. Elle aura à s'inscrire et à se montrer à travers un autre type de langage et de «présence à l'autre» par la parole; la conquête du discours aura à puiser sa cohérence propre au niveau le plus profond de la vie propre à la femme, fût-ce au prix d'essais timides, balbutiants. L'égalité aura aussi à trouver des modes d'action et d'expression de l'engagement dans la société qui tiennent compte de ce qu'est la femme. Mais, cette connaissance n'étant pas acquise, la recherche de l'identité chevauchera continuellement la manière d'agir dans les structures sociales.

Parallèlement, le rapport avec tout l'environnement, culturel, humain et naturel, aura à être trouvé. Peut-être la femme entretient-elle avec les forces de la nature un discours et un rapport moins brisé... peut-être... Toujours est-il que ce rapport ne peut être trouvé que dans la réflexion de la femme sur elle-même et les raisons profondes des différents types d'agissements qu'elle est amenée à avoir dans la société. C'est probablement pour cette raison que les cas limites, soit de la découverte de soi, soit de l'engagement social, sont à notre époque particulièrement importants.

Le point 2 de mes préalables ne nie pas le point 1. Mais le point 1 donne au point 2 des caractéristiques uniques dans la quête de l'égalité.

Egalité inédite

1. L'égalité entre les hommes et les femmes est inédite, en ce sens qu'elle n'est pas écrite dans le livre de la vie, *pas inscrite dans l'histoire*.

L'histoire que l'on nous enseigne à l'école, loin d'être celle de la culture et des institutions qui fondent les civilisations et l'évolution de l'humanité, est l'histoire des faits successifs jalonnant les rapports de force. Rapports de force entre seigneurs, entre tribus, entre peuples et, dans la société moderne, entre des Etats-nations. (Nous n'avons qu'à regarder le téléjournal de chaque jour pour nous rendre compte de cet équilibre si difficile à maintenir.) Dans ces rapports de force les femmes n'ont pas de place. Tout au plus les femmes sont-elles «l'ange de paix» ou sont au contraire évoquées dans l'histoire, à titre individuel, comme instigatrices de guerres. (Elles ont peut-être une autre place au niveau symbolique très profond, entre autres dans le lien amour/mort, qu'expriment par exemple, de manière frappante les *Chants de l'amour et de la mort*, de G. Mahler.)

À différents moments des cinquante dernières années, quelques femmes ont cependant émergé de l'histoire — toujours comme des exceptions, présentées comme exemple à suivre pour les jeunes filles des années 30 ou 40. Aujourd'hui nous assistons à la réhabilitation d'une pléiade de femmes qui ont marqué le tournant du siècle: Rosa Luxembourg, Virginia Woolf, Lou Andreas Salomé, et combien d'autres, pour la plupart des écrivains qui ont vécu un destin dépassant les frontières de leur pays. Elles faisaient partie d'une intelligentsia où, à l'époque, elles jouaient leur rôle en pleine égalité avec les hommes. Mais en regard de cette poignée de femmes, des millions d'autres, non seulement restaient assujetties à des conditions millénaires, mais bien plus allaient subir ou subissaient déjà les conséquences de l'immense domination «industrielle», instrument de l'idéologie du progrès et du profit.

C'est en effet à cette époque que la femme connaît le prix qu'elle doit payer personnellement pour la société marchande. Elle sera la première victime de la poussée vers l'industrialisation — et elle continue de l'être, car c'est elle qui constitue la main-d'œuvre la moins



chère à toutes les fonctions non spécialisées. C'est sur elle que tombent les tâches de l'agriculture quand les hommes la délaissent parce qu'elle n'est plus rentable et qu'ils vont trouver du travail ailleurs. C'est elle aussi qui, lorsque l'agriculture est un tant soit peu améliorée, est laissée pour compte et marginalisée, devenant la « prolétaire » du monde rural. (N'y a-t-il pas dans la femme asiatique qui, morte de faim, traverse comme une ombre, un souvenir, un rappel, un fantôme, le livre de Marguerite Duras, *Le Vice-consul*, n'y a-t-il pas dans cette femme la figure des millions de femmes qui ont partie liée avec le monde de l'agriculture et sa dépendance ?) C'est la femme encore qui est soustraite aux travaux de type artisanal qu'elle accomplissait partout dans le monde, et voit s'y substituer un mode de production et un écoulement des produits qui la maintiennent à l'écart. C'est la femme aussi qui, sous l'apparence d'une promotion, remplit les tâches les plus insignifiantes — au sens littéral du mot, c'est-à-dire, dépourvues de signification — dans le secteur des services où davantage de femmes remplissent davantage de tâches socialement inutiles.

C'est elle enfin, qui, à cause des exigences d'un urbanisme et d'un mode de vie citadin envahissant toute la planète, est de plus en plus seule, ayant perdu le soutien de la structure sociale d'entraide par où la famille et la cité s'interpénétraient. Dans la cité, l'histoire contemporaine ne lui est guère favorable. Elle est passée de la dépendance du père à la dépendance du mari. Souvent elle est ballottée entre la dépendance du mari et celle du chef immédiat dans son travail provisionnel. Dans le monde occidental, et pour une certaine couche de la population, elle est passée de la dépendance du curé à celle du psychanalyste !

Tout ceci se traduit à la fois sur le plan institutionnel (ou juridique) et sur le plan anthropologique. Jusqu'à très récemment les femmes ne participaient pas, constitutionnellement, à la prise de décision politique, l'accès de certaines fonctions leur était constitutionnellement barré; la situation de dépendance se renforçait à travers un droit familial qui la réduisait à l'incapacité juridique réelle (compte bancaire, permis de voyager à l'étranger, etc.). En même temps cette dépendance lui confère un statut: elle est la femme de ...,

la mère de ..., n'ayant pas de valeur par elle-même, mais toujours en fonction des hommes auxquels elle est liée. L'image de l'homme, chef de famille ou politique (chef incontesté « par nature ») est encore une réalité. La dénonciation d'une telle inégalité parseme des milliers d'articles ou de livres. En ce moment, je ne la cite que pour renforcer le constat de la situation. En effet, du fait que l'égalité n'est pas inscrite dans l'histoire, du fait que l'on ne voit pas les choses changer spontanément, les femmes ont été amenées à établir un tel constat d'inégalité. C'est de ce constat que naissent l'action institutionnelle menée sur tous les fronts à la fois et le mouvement social des femmes.

2. L'égalité entre les hommes et les femmes est inédite *parce qu'elle introduit dans l'histoire actuelle quelque chose de nouveau et d'original.*

a) Depuis vingt ans une ligne de convergence entre l'institutionnel et l'informel se dessine. Au niveau institutionnel mondial, les Nations Unies ont joué un rôle décisif. D'abord, par les efforts de la Commission sur le statut social et juridique de la femme. Cette commission a fait approuver en 1967 par l'Assemblée générale la Déclaration sur l'élimination de la discrimination à l'encontre de la femme. En 1980, cette « déclaration » a évolué en une convention ouverte à la ratification des différents pays. C'est aussi dans les années 60 que commencent les premiers efforts de ce qu'on appellera plus tard le Mouvement de libération des femmes.

En 1975, les Nations Unies tiennent une Conférence mondiale au Mexique. En même temps, les ONG (Organisations non gouvernementales auprès des Nations Unies) organisent une tribune dont se sont vite emparées les porte-parole des mouvements de libération des femmes. Les deux séries d'événements sont distinctes. Mais un certain affrontement a eu lieu. Cinq ans ont passé. Le programme pour les femmes est mis en œuvre; des Commissions nationales sur la condition féminine analysent dans chaque pays la situation de la femme, proposent des lois, les font voter. Pendant la même période, on remarque un foisonnement sans précédent d'initiatives prises par les femmes: journaux, librairies, maisons, espaces physiques et mentaux conçus par des femmes, aménagés par elles et où les femmes peuvent s'exprimer. Une convergence entre l'institutionnel et l'infor-

mel s'affirme tant et si bien que, lors de la Conférence mondiale de Copenhague de juin 1980, il y a un net parallélisme entre la *Conférence gouvernementale* et le forum tenu par les organisations *non gouvernementales*. Le droit a partie liée avec la vie. Les questions qui relevaient du privé ou du petit groupe de femmes prennent la dimension d'enjeux sociaux et politiques.

Mais, on doit se poser la question: *de quelle égalité s'agit-il* dans cette progressive instauration d'égalité? A Copenhague, une tension se fit rapidement sentir: les femmes, dans les deux tribunes, ont souvent repris le discours et les principales préoccupations des hommes, répétant ainsi les questions traitées par d'autres instances des Nations Unies (Palestine, Afrique du Sud, par exemple). De ce fait, elles ont totalement escamoté les problèmes politiques soulevés par leurs propres engagements, notamment ceux qui avaient été relevés dans les réponses des cinq différents pays.

b) A l'époque actuelle, on peut également constater, en ce qui concerne l'égalité entre le groupe social «femmes» et le groupe social «hommes», que s'est créé un lien de *renforcement mutuel entre le changement des structures et les processus de conscientisation dans les groupes «femmes»*. Les structures nouvelles sont multiples. Elles relèvent tant des moyens que des buts à atteindre: commissions, institutions, bureaux d'accueil, services de renseignements concernant particulièrement les femmes. Mais aussi lois, garantissant le salaire égal à travail d'égale valeur, structures pour le contrôle de la natalité, dispositions nouvelles eu égard aux charges familiales. En même temps, se produit un processus massif de conscientisation des femmes. Il s'appelle simplement «groupes femmes» dans les pays de langue française; il met plus explicitement l'accent sur une prise de conscience progressive dans les pays de langue anglaise. Le va-et-vient entre les nouvelles structures et les étages de la conscientisation sert de «caisse de résonance» aux unes et aux autres.

A l'époque où, dans mon pays, je présidais la Commission de la condition féminine et où je travaillais avec mes collègues à l'étude de la situation des femmes et à l'élaboration de lois pour y remédier, je participais, par ailleurs, à des groupes de conscientisation des

femmes. Il s'agissait tantôt de l'analyse de l'image donnée par les mass media, tantôt de l'établissement du «budget temps» à partir de l'expérience réelle des femmes. J'ai été frappée par le fait que dans l'un et l'autre cas on débouchait sur un problème bien plus vaste: l'organisation de la vie en société.

c) Un aspect très particulier marque cette quête de l'égalité par les femmes. Les toutes dernières années ont montré qu'il s'agissait non seulement d'établir de nouvelles conditions, mais aussi de porter un regard différent sur ce qui fait l'épaisseur de la vie des femmes aujourd'hui. D'où maintes recherches sur la condition statistiquement et sociologiquement invisible des femmes. On a parlé hier du *travail invisible* accompli par des milliers de femmes dans leur foyer. Le fait que l'on sache aujourd'hui chiffrer ce travail a ouvert les voies à une compréhension nouvelle du travail accompli par les femmes, et a donné un autre statut au travail non quantifiable. La reconnaissance de la position clé détenue par les femmes à différents niveaux de la vie en société est aujourd'hui acquise, et indiquée sans ambiguïté dans tous les travaux préparatoires de la Conférence mondiale de Copenhague.

On vérifie que partout dans le monde les femmes sont liées à l'acte culturel le plus quotidien et le plus humain: c'est à elles qu'est confiée la préparation des aliments. Par ailleurs ce sont elles aussi qui, dans une large mesure, contribuent à la production de ceux-ci, soit par l'agriculture soit par l'agro-industriel. Ce sont les femmes également qui ouvrent les esprits au monde des codes, des valeurs, des signes, de la continuité de l'histoire. L'interprétation du monde dépend, au premier chef, des signes perçus lors de la prime enfance. Ce sont elles finalement qui dispensent les soins d'hygiène et de santé par où s'ouvre la voie du bien-être des humains. (Il ne fait pas de doute que la possibilité d'énoncer de telles affirmations vient de ce que l'alimentation, l'éducation, la santé, sont passées du monde spécialisé de la première phase de l'industrialisation à des conceptions beaucoup plus globales.)

Dans ce dévoilement de ce qui est caché sous l'invisibilité, il ne s'agit plus tant de la promotion de la femme vers une égalité formelle,

que de la reconnaissance de «ce qui est déjà là». *Il s'agit du passage d'une marginalité subissante à la condition de centre agissant.* Là peut finir toute marginalité, toute mise à l'écart des majorités silencieuses.

d) Je tiens pour acquis que le *mouvement social des femmes se situe dans la foulée d'autres mouvements sociaux*, en particulier le mouvement ouvrier et le mouvement d'autonomie des peuples du tiers monde. De même qu'à l'intérieur de ces mouvements, l'égalité de droit et de fait progresse par paliers. Dans l'un et l'autre cas, il n'y a pas d'égalité acquise une fois pour toutes. En ce qui concerne les ouvriers, il y a d'abord la revendication de droits sociaux et économiques fondamentaux. Là se situait l'objectif principal du mouvement syndicaliste. Aujourd'hui le mouvement ouvrier a d'autres revendications: il s'agit des droits d'organisation et de contrôle en amont et en aval du processus industriel. La conquête de l'égalité amène la remise en cause de tous ceux qui sont impliqués dans la production.

Le statut d'égalité acquis par les peuples du tiers monde après leurs luttes pour l'indépendance évolue de manière parallèle. Il s'est agi, dans un premier temps, d'acquérir l'autonomie administrative et politique. Dans un deuxième temps, les nouveaux pays se rendent compte de leur dépendance économique et culturelle. Le problème de l'égalité dévoile celui, beaucoup plus profond, de l'identité culturelle de chaque peuple et de son type de développement. Peu à peu on constate que l'égalité était vue par rapport au concept d'Etat-nation. Ce deuxième temps amène à poser d'autres questions: quelle organisation peut-on concevoir dans laquelle s'affirmerait l'autonomie de chaque peuple? C'est, d'ailleurs, un raisonnement de ce type qui a entraîné, en 1974, la déclaration concernant la recherche d'un nouvel ordre économique international.

3. L'égalité dont je parle ce soir est inédite, parce qu'elle demande à s'inscrire dans l'histoire d'une manière autre.

Je suis assez sceptique face à une égalité qui ne serait que répéter le connu. L'égalité qui limiterait les femmes à mimer ce que font les hommes ne serait qu'une égalité apparente, formelle. Elle serait

l'obtention d'un «statut d'égalité» sans pour autant atteindre à un niveau d'humanité plus heureux et épanoui. S'il s'agit seulement de récapituler, de mimer la norme du masculin, un seul tabou sera brisé: celui qui fait estimer que les normes sont applicables à l'être masculin uniquement. Il n'en resterait pas moins qu'un seul *modèle* serait à l'œuvre.

Dans ce cas qu'aurions-nous gagné en termes d'humanité? Plus de justice, sans doute, car l'égalité d'opportunités, de chances et d'accès ne serait pas limitée par le sexe. Mais est-ce bien suffisant? S'agit-il donc dans l'éveil des femmes, dans leur reconnaissance comme telles et dans leur égalité avec les hommes, de quelques accommodages à effectuer? S'agit-il du renforcement des «bonnes structures» mises sur pied par les hommes? Ou bien, n'y a-t-il pas, au-delà de l'égalité formelle, d'autres espaces à découvrir dans une quête de l'égalité de l'humain?

Egalité subversive

On peut me poser la question: mais quelle est votre dessein? Pourquoi parlez-vous d'égalité subversive?

Dans cette formule, il y a à la fois un constat et un souhait. Il y a, d'abord, le constat des immenses problèmes du monde; il y a le désordre organisé dans lequel nous vivons, dont la responsabilité est imputable aux hommes et aux femmes, bien sûr, mais dont les critères fondamentaux ont été masculins: forgés par les hommes, mis en place par les hommes. Il y a le constat d'une vie qui se vit dans le besoin, ou dans l'ennui. Hier on parlait, à propos d'un pays riche, de «poches de pauvreté»... Mais si nous sommes en cette fin de XX^e siècle, habitants solidaires de cette planète, et si nous reconnaissons que deux tiers de l'humanité n'ont pas l'essentiel pour vivre comme êtres humains, c'est plutôt de «poches de richesse» que nous devons parler...!

Que nous faut-il pour changer les choses? Comment faire bouger l'humanité tout entière? Comment toucher aux racines de ce déséquilibre du monde, qui rend les uns misérables parce qu'ils n'ont



pas de travail, et d'autres malades parce qu'ils en ont trop, ou parce que le travail qu'ils font n'a pas de sens?... *Charles, mort ou vif* (film de Tanner) n'est pas le drame seulement d'un homme particulier dans un pays bien ordonné. C'est le problème du sens, du «pourquoi» de nos efforts, tels que nous les vivons. Or, l'égalité entre les hommes et les femmes concerne directement une moitié de l'humanité et indirectement l'autre moitié. Si l'égalité des travailleurs, ou celle des peuples du tiers monde, a déjà amené la mise en question de cela même qui était visé par la lutte pour l'égalité, qu'en sera-t-il d'une égalité qui ne touche pas seulement un quelconque aspect de la vie, mais qui les touche tous?

En outre, les liens noués aujourd'hui autour du monde par les femmes confirment l'affirmation selon laquelle le mouvement des femmes est le plus international de tous les mouvements sociaux. Il y a ainsi une chance pour tous que la lutte pour l'égalité des femmes soit, en fait, une lutte pour une vie meilleure, pour d'autres valeurs, pour un enrichissement de la personne humaine, hommes et femmes.

1. L'égalité entre les hommes et les femmes, si précaire soit-elle, amène au *constat d'un trouble*: l'ordre masculin est mis en question.

A travers des lois interdisant des discriminations dans la vie de la cité, les femmes accèdent à toutes les fonctions. Même si maintes difficultés subsistent encore dans la mise en pratique d'une telle possibilité, en principe aucune fonction ne reste totalement interdite aux femmes. Une véritable mixité des fonctions a lieu. Et la mixité dévoile la nature de beaucoup de ces fonctions. Un processus de démythification de certaines tâches considérées traditionnellement comme masculines est alors entamé. Là où il n'y avait qu'interdit parce que la force physique y régnait, c'est l'humanité de la tâche qui est mise en question. Ailleurs c'est la primauté absolue du raisonnement abstrait tenant lieu de critère unique qui se voit ébranlée par d'autres approches plus liées au réel concret. Ou encore, c'est l'aura de mystère entourant des fonctions qui, une fois démontées dans leur «faire-semblant», se dégonflent pour devenir des tâches ordinaires...

Les hiérarchies en viennent à être secouées. Les valeurs qui les soutenaient ne font plus un ensemble cohérent. L'ordre des choses n'est plus immuable. Quelque chose dans la société s'est mis à bouger.

L'extrapolation des fonctions aux rôles n'est que trop facile; les rôles semblent devenir eux aussi interchangeables. Plus s'instaure dans les mœurs la mixité des fonctions plus la différence des rôles tend à s'estomper. A la limite il ne reste qu'un seul rôle social qui soit intrinsèquement lié au sexe: celui de la paternité ou de la maternité. Tous les autres rôles sont assurés (ou peuvent l'être) indifféremment par l'un ou l'autre.

Quelques exemples illustrent ce que je viens de vous dire. Au niveau professionnel, les «couples» traditionnels par où passait la discrimination à l'encontre des femmes sont fortement secoués. Il en est ainsi du rapport PDG (homme) - secrétaire (femme), médecin (homme) - infirmier (femme), patron (homme) - employé (femme). Les types d'activité professionnelle que les femmes peuvent exercer étant élargis, les hiérarchies s'en trouvent ébranlées, voire renversées. Les tâches n'étant plus divisées selon les sexes, la situation de subordination de la femme commence à s'estomper. L'ordre masculin est mis en question à ses racines: les hommes ne peuvent plus utiliser le savoir et le pouvoir comme armes de pression et d'assujettissement des femmes.

Mais il n'y a pas que les rapports professionnels. Dans la famille l'attitude de l'homme change aussi dès que l'égalité entre les hommes et les femmes est juridiquement acquise. C'est un changement qui a eu lieu par rapport à la femme elle-même, par rapport aux enfants et — ce qui n'est pas négligeable — par rapport au patrimoine de chacun et de l'ensemble de la famille. L'image traditionnelle du «chef de famille» faisant partie de l'identité masculine (et ayant été transposée dans toutes sortes de relations professionnelles, sociales, politiques et ecclésiastiques), il n'est pas étonnant que son effacement mette en question la «place» de l'homme dans la société comme dans la famille.

Ce n'est pas par hasard qu'en été 1978 *F Magazine* éditait *H Magazine* où des hommes disaient ce que la nouvelle situation des femmes signifiait pour eux. (D'ailleurs, pourquoi notre «tendresse»

par rapport à l'apparent dénuement de Woody Allen? Parce qu'il ne sait pas encore où est sa «place»: face à une totale égalité formelle de la part des femmes, il passe du délire à la déprime!)

2. Le changement des lois et l'éveil des consciences produisent l'ébranlement de principes établis.

Dans et à travers la parité entre les sexes prennent fin les mots et les concepts, les attitudes et les comportements qui faisaient des femmes les esclaves de l'homme. Des termes tels que domination/subordination/soumission/supériorité/deuxième sexe... n'ont plus de place dans la relation entre les hommes et les femmes et dans le système de valeurs régissant leur insertion sociale. Bien au contraire, la pleine participation devient possible, parce que le monde est intégré à l'expérience de chacun, homme ou femme. Un code de valeur demande, ainsi, à être remplacé par un autre:

— Tout d'abord, la société d'«apartheid» sexuel qui prônait le «développement séparé» de chaque sexe n'a plus de fondements. Il n'y a plus de séparation de principe justifiable entre ce que font les hommes et les femmes. Tout rapport, toute structure, s'ouvre à la nouveauté de l'Autre.

— De par la soudaine visibilité de l'activité tenue traditionnellement par les femmes et aujourd'hui partagée par les hommes, une nouvelle valeur émerge: le vrai travail n'est pas toujours lié à la rémunération. Il n'est plus indispensable que l'activité humaine soit monétarisée pour qu'elle soit valable.

— La place de la femme autant que celle de l'homme est dans le monde, à travers les multiples réseaux et institutions qui le structurent et lui donnent sa consistance propre. Une nouvelle signification de la famille dans ce contexte est à découvrir, la femme ne pouvant plus être amenée à se définir comme «l'ange ou la reine du foyer».

— Les femmes, comme les hommes, ont le droit de dire leurs besoins affectifs, d'en tenir compte tout au long du déroulement de leur vie, d'établir un mode de vie affective qui, au lieu de les réduire à de simples objets de l'intérêt de l'homme, les fasse conquérir le statut de sujet.

Dans cet ébranlement de principes établis, une période d'instabilité et de recherche est nécessairement inscrite. L'égalité subversive dont je parle ici se situe autant au terme du processus qui abolit toute discrimination qu'à travers ce parcours où s'écroulent des pratiques et des concepts tenus longtemps pour acquis.

3. Dans un tel contexte, il peut se produire un renversement de l'état des choses.

Alain Finkielkraut a explicité de façon très nette jusqu'où peut aller un tel renversement:

Les femmes pénètrent lentement tous les mondes qui leur étaient inaccessibles. C'est dire qu'elles cessent d'investir dans la passion tout ce qu'il y a en elles de folie, de créativité ou de désir; qu'elles gardent «une chambre à soi»; qu'elles s'ouvrent à d'autres émotions que celles du sentiment; qu'elles vivent au pluriel. L'orgueil masculin se remet difficilement de cette indépendance, et de cette multiplicité. Celles-ci sont pourtant notre chance. Si les femmes cessent de jouer leur rôle, c'est peut-être qu'on a changé la pièce et que nous pouvons abandonner cette hystérie dérisoire qui s'appelle la virilité. Nous voici conviés à la plus agréable des trahisons: démeriter de l'homme (masculin). Tuer le «macho» en nous¹.

Voilà l'enjeu: «peut-être on a changé la pièce». De nouveaux types de rapports entre l'homme et la femme peuvent être créés — des relations moins contaminées par les hiérarchies et le subtil jeu du pouvoir, mais ancrées dans les possibilités réelles de chacun et de chacune. Il s'agit de découvrir un mode de vie plus vrai, moins rusé, plein de tendresse et d'authenticité. Il y deviendra impossible d'avoir des relations inter-personnelles sans un engagement de toute la personne. Tout s'y fera en vérité. Parce qu'il n'y a pas d'esclave, il n'est pas besoin de ruse. Parce qu'il n'y a pas d'opprimé, il n'est pas besoin de révolte.

D'autres signes indiquent à quel point des rapports nouveaux sont en train de s'instaurer. A un tout autre niveau, l'action de solidarité entre les femmes au-delà des frontières, qui a eu lieu à différents moments ces dernières années, a non seulement mis en pleine lumière l'autonomie des femmes face au politique mais aussi

¹ F Magazine, juillet 1978.

leur force insoupçonnée pour la paix dans le monde. En effet, chaque fois que des femmes de partout dans le monde se manifestent en faveur de l'une d'entre elles, victime de discrimination ou de persécution, c'est l'injustice sociale, voire l'oppression ou la répression de tout un peuple qu'elles touchent du doigt. En même temps, en rassemblant ainsi les souffrances des femmes et la répression dont elles sont victimes dans certains pays à certains moments, c'est tout un corps de pensée qui se structure au niveau international.

De telles actions s'ajoutant à la prise de conscience de chaque femme et aux rapports nouveaux qui s'établissent entre les hommes et les femmes, indiquent peut-être qu'un *nouvel ordre relationnel humain* commence à poindre à l'horizon. Un ordre par lequel le *pluralisme* s'instaure au niveau le plus profond, là où il n'est plus question d'idéologies différentes mais d'altérité foncière. Un ordre fondé sur la *réciprocité* et créant par là des domaines de solidarité insoupçonnés.

Une nouvelle société ne peut manquer de naître de ces nouveaux rapports, car ce sera la fin de la société du type « dominant/dominé ». La société axée sur l'uniformité — c'est-à-dire sur *la forme du Un* — ne pourra qu'être dépassée par des modes de vie et de rapport se jouant dans le *pluriel assumé*. L'égalité entre les hommes et les femmes débouche ainsi sur la victoire de l'écart, de la différence, de toute marginalité temporaire comme seule condition de la naissance de nouveaux centres de vie.

Par le même mouvement, la société bureaucratique — axée sur la répétition à l'infini du même modèle — n'aura d'autre possibilité que de rompre le cercle et de se réinventer. Le moment de l'histoire que nous vivons est, à cet égard, d'une signification toute spéciale. L'égalité des femmes et des hommes, poursuivie de façon massive dans le monde entier, ne peut que nous conduire à une société où se joue en permanence le lien entre le grand monde et la vie immédiate et quotidienne.

La « subversion » dont je parle ici n'est donc nullement le remplacement d'un groupe de dominateurs par un autre. C'est une subversion qui nous amène à tout repenser. Je cite souvent mes compatriotes qui ont écrit en 1971 les *Nouvelles Lettres portugaises* et qui expriment cela en écrivains qu'elles sont :

Je sais bien que la révolte de la femme est celle qui mène à la convulsion dans toutes les couches sociales; rien ne reste debout, ni les relations de classe, ni celles de groupe, ni celles d'individus; toute la répression devra être déracinée, et la première répression, sur laquelle est assise toute l'histoire du genre humain, créant le modèle et les mythes des autres répressions, est celle que l'homme fait subir à la femme. Aucun équilibre antérieur à nous ne sera donc plus possible; à partir de ce moment, nous ne pourrons même plus manipuler nos enfants. Tout devra être nouveau et nous avons tous peur. Et le problème de la femme, dans tout cela, n'est pas celui de perdre ou de gagner, c'est celui de son identité. Que dans cette société beaucoup de choses la gratifient, cela ne fait aucun doute; mais que la femme (et l'homme) n'ait pas conscience de la façon dont elle est manipulée et conditionnée, cela offre encore moins de doute. La répression parfaite est celle qui n'est pas ressentie par celui qui la subit, celle qui est assumée tout au long d'une sage éducation, de telle manière que les mécanismes de répression finissent par faire partie de l'individu même et que celui-ci en tire son profit. Et quand par hasard la femme prend conscience de sa servitude et la rejette, comment, à qui peut-elle s'identifier? Où réapprendre à être, où réinventer le modèle, le rôle, l'image, le geste et le mot quotidiens, l'acceptation et l'amour des autres, et les signes d'acceptation et d'amour? (...) (comment) inventer seule une mère, une héroïne, une idéologie, un mythe, une matrice qui t'auraient donné épaisseur et sens devant les autres, qui t'auraient ouvert un chemin jusqu'à eux, sinon pour communiquer, au moins pour les inquiéter?

Conséquences

Le processus vers l'égalité entre les hommes et les femmes qui est à l'œuvre aujourd'hui nous amène à poser la question de la norme, de la règle, qui sous-tendent ce processus. La règle elle-même est-elle une règle juste? Nous voilà d'emblée replongé(e)s dans la question de fond — à la fois métaphysique et socio-anthropologique.

Ce que nous pouvons en dire dès maintenant, c'est que, du processus vers l'égalité entre les hommes et les femmes, *tant l'homme que la femme en sortent changés*. La différence ne devient que plus réelle, plus lucidement irréductible, mais elle se situe ailleurs que dans le juridique, le social ou l'économique. Il s'agit d'une différence qui s'accroît sans pour autant devenir synonyme d'inégalité. Bien au contraire, c'est au cœur de cette différence que la recherche d'égalité peut continuer à se faire.

Dans cette nouvelle étape, les femmes acquièrent l'autonomie dont elles étaient privées. Mais cette autonomie est aussi élément de

libération de l'homme par rapport aux prisons des stéréotypes culturels. Une telle autonomie n'est pas l'affranchissement sauvage de toute contrainte, mais le cheminement par où s'enchevêtrent désir et renoncement, solitude et communion, vécus comme voies de la sagesse humaine, voies cherchées de l'intérieur et non pas à partir de pressions sociales ou culturelles.

Chacun et chacune devient ainsi moins individu et davantage personne. Le processus de l'égalité aura été le processus vers une humanité enrichie. Les gestes mille fois répétés auront acquis une nouvelle signification. Car une autre manière d'aimer prendra forme. N'est-ce pas cette humanité, ayant connu trop longtemps l'étreinte fatale de la domination et découvrant le renoncement et le pardon, seuls moyens de reconnaître l'Autre — n'est-ce pas cette humanité que nous offre le tableau de la danseuse d'Anaïs Nin?

Nous regardions tous la danseuse qui occupait le centre de la pièce et qui dansait la danse de la femme sans bras. Elle dansait comme si elle eût été sourde et incapable de suivre le rythme de la musique. Elle dansait comme si elle n'avait pas d'oreille pour le bruit de ses castagnettes. Sa danse se déroulait dans la solitude, à distance et de la musique et de nous-mêmes et de la salle et de la vie.

Elle dansait, riant et soupirant et aspirant toute chose pour elle-même. Elle dansait ses frayeurs, s'arrêtant au milieu de chaque danse pour écouter des reproches que nous ne pouvions entendre, ou répondre à un applaudissement qui ne venait d'aucun public. Elle percevait une musique à laquelle nous étions sourds, emportée qu'elle était par des hallucinations qui nous échappaient.

Mes bras m'ont été enlevés, chantait-elle. On m'a punie de m'être accrochée. Je me suis accrochée. J'ai refermé mes serres sur tous ceux que j'aimais; je les ai refermés sur les plus beaux moments de ma vie; j'ai serré entre mes mains la plénitude de chaque instant. J'avais les bras crispés dans un perpétuel désir d'étreinte. Je voulais embrasser et retenir la lumière et le vent, le soleil et la nuit, le monde tout entier. Je voulais caresser. Je voulais soulager et bercer, apaiser, entourer, envelopper. Et je mettais tant de force à les serrer contre moi — ceux que j'aimais — qu'ils se brisaient. Loin de moi. Et tant et si bien que tout, autour de moi, évitait mon contact. J'étais condamnée à garder les mains vides.

Tremblante et agitée, elle était là qui regardait ses bras encore et toujours tendus devant elle.

Elle regardait ses mains fermées, serrées sur elles-mêmes, et lentement elle les ouvrit, elle les ouvrit pleinement comme le Christ; elle les ouvrit en un geste d'abandon et d'offrande. C'était le renoncement. C'était le pardon. Elle ouvrait ses bras, elle ouvrait ses mains, laissant les choses suivre leur cours au-delà d'elle-même.

(...)

Et elle se reprit à danser; elle dansa accordée à la musique et au rythme circulaire de la terre; elle se mit à tourner comme tourne la terre, à la façon d'un disque, exposant toutes ses faces, tour à tour, à la lumière et à l'ombre et s'avança en sa danse vers la clarté du jour.

L'ÉGALITÉ INÉDITE ET SUBVERSIVE

Entretien

présidé par André Chavanne

M. ANDRÉ CHAVANNE: Pour cette conférence si riche, si ample, si généreuse, je vous remercie, nous vous remercions, Madame. Merci pour les lignes de force que vous avez dégagées sur ce que peut être le monde de demain qui, pour ce qui est des relations hommes/femmes, sera plus vrai, plus juste, plus généreux que celui que nous avons vécu.

Nous souhaitons que nombreux soient ceux qui pourront suivre de main matin la table ronde intitulée « Homme/femme, égalité et différences ». Mais, avec votre permission, Madame, peut-être que nous pourrions donner la possibilité de poser quelques questions; je souhaite que ces questions se réfèrent très directement à un propos, à une réflexion, à une idée qui vous paraîtrait mériter une précision de la part de notre conférencière. La discussion sur le fond, nous l'aurons demain dans la table ronde. Je vous remercie infiniment, Madame, d'accepter de répondre aux questions brèves et liées à la conférence que l'on voudra bien vous poser.

QUESTION: Il est difficile de ne pas être d'accord avec ce que Madame vient de dire. Il serait catastrophique de tenter de faire de la femme l'égal de l'homme, ou de l'homme l'égal de la femme. La femme se distingue de l'homme: elle est belle, elle a un cœur plus grand, elle est sensible, elle a des qualités que la nature, ou bien Dieu, lui a données. Il est difficile de dépasser ces réalités.

Ma question est celle-ci: jusqu'où l'égalité peut-elle aller?

M. ANDRÉ CHAVANNE: Je vous remercie. C'est un peu reprendre le sujet de la conférence.

QUESTION: Ne pensez-vous pas que les multiples conflits qui ont lieu sur terre sont provoqués par un complexe d'infériorité du mâle, du fait qu'il ne peut pas accoucher, donner le jour à ses fils, à ses enfants?

QUESTION: Il y a un facteur qui détermine actuellement la valeur de la femme, et par conséquent son droit à l'égalité, c'est le mécanisme qui ôte à l'homme le travail pour le donner à la femme, dans les domaines où elle s'adapte mieux que l'homme. Cette question devrait être débattue. Elle constitue incontestablement le facteur le plus important du changement qui se produit dans la société actuellement par rapport à la dégradation du pouvoir de l'homme.

M^{me} MARIA DE LOURDES PINTASILGO: Je ne crois pas qu'il y ait des limites à l'égalité. J'ai tenté de montrer ce soir que l'égalité, ce n'est pas que la femme se mette sur la pointe des pieds pour atteindre là où est l'homme, mais qu'elle cherche au cœur de la différence même — qu'elle reconnaît en elle —, qu'elle cherche dans son identité un principe d'égalité et que ce principe d'égalité soit partout mis en application. Ce qui amènera nécessairement l'homme à se situer d'une autre façon dans la société. Ceci dit, vous avez évoqué la différence qui est irréductible; votre point de départ disait l'homme et la femme. L'égalité est impensable parce que l'un n'est pas réductible à l'autre dans toute sa portée. Vous avez touché du doigt un élément de cette irréductibilité. Je vous en remercie.

La deuxième question concerne un problème qui est actuellement très discuté. N'y a-t-il pas un complexe d'infériorité chez le mâle parce qu'il ne peut pas accoucher? Ce complexe n'est-il pas source de conflit? J'ai une opinion tout à fait personnelle sur cette question. Il me semble que très souvent les femmes répètent, mais en les renversant, les questions que les hommes se posent à l'égard des femmes. Or, il ne me semble pas qu'on puisse définir la femme seulement par un quelconque complexe d'infériorité situé dans sa réalité psychosomatique, complexe que le père Freud a très bien développé. Je crois que si, aujourd'hui, nous posons la même question à propos d'un complexe du mâle parce qu'il ne peut accoucher, nous ignorons aussi quelque chose d'essentiel de la différence entre les sexes. Je crois que ce vers quoi nous marchons, les uns et les autres, ou les unes et les autres, c'est vers une compréhension plus profonde, plus totale et plus globale de notre présence au monde, sans escamoter des aspects qui sont, en effet, irréductibles. Les spécialistes de la psychanalyse ont peut-être des choses à dire à ce sujet, mais je ne suis pas capable de me situer à ce niveau-là. Qu'il y ait, comme source de conflit, une masculinité qui ne tient qu'à des valeurs de virilité, là, oui, je serais entièrement d'accord. Si je lutte, et si je pense à une égalité entre les hommes et les femmes, c'est dans l'espoir que les femmes puissent apporter quelque chose de nouveau qui aiderait aussi les hommes à se débarrasser de ce qu'un jeune Français a appelé « l'hystérie dérisoire de l'homme, c'est-à-dire la virilité ».

En troisième lieu on a parlé de la question du marché du travail et de la place des uns et des autres dans le marché. Je crois que le problème qui a été évoqué est tout à fait parallèle à celui qui est discuté maintenant, par exemple, par nos voisins français: la question du travail pour les jeunes, ou pour ceux qui sont plus âgés. Qui a droit au travail? Je crois que le parallèle est tout à fait possible entre l'homme et la femme.

QUESTION: Pourriez-vous nous aider à comprendre, Madame, pourquoi une valorisation de la femme ne serait-elle en somme qu'un rétablissement par rapport à la dévalorisation qu'elle a connue, et pourquoi les hommes la ressentent comme leur propre dévalorisation?

QUESTION: Ma question a trait à la solidarité dont vous avez parlé, à propos de l'œuvre de Marguerite Duras. Vous parliez de solidarité et vous disiez que la libération de la femme devrait finalement aboutir à plus de compréhension, à plus d'amour. N'avez-vous pas l'impression qu'à l'heure actuelle la libération de la femme conduit plutôt, en fait, à la formation de deux groupes de force égale, la solitude subsistant?

QUESTION: Dans la recherche que nous faisons pour retrouver notre identité féminine, y a-t-il, à votre avis, une grande différence entre les célibataires et les femmes mariées? Je pense, en particulier, aux lois juridiques qui infériorisent la femme mariée par rapport à son mari.

M^{me} MARIA DE LOURDES PINTASILGO: A la première question, il est très difficile de donner une réponse convenable en si peu de temps. Je remarque autour de moi que c'est souvent le statut de l'homme masculin qui est, en effet, un faux statut. Un statut qui provient d'un semblant de savoir, d'un semblant de pouvoir, d'une série de liturgies, de rites que les hommes souvent mettent en place pour tenter de donner une certaine importance à ce qu'ils font. Excusez-moi, mais c'est comme ça! L'expérience que j'ai acquise dans différents milieux — scientifiques, industriels, et puis le milieu politique — m'amène à penser que, si les hommes deviennent parfois tellement agressifs à l'égard de l'irruption des femmes dans ces domaines-là, c'est précisément parce que les femmes font tomber — sauf si elles miment les hommes! — ces liturgies-là. Dans le travail, il n'est pas nécessaire d'entourer les différents échelons de la prise de décision de tout ce par quoi, jusqu'à présent, l'homme a senti le besoin d'exprimer son pouvoir. En disant cela, je ne veux pas du tout porter plainte contre l'homme, car je crois qu'il y a une très bonne raison à ce comportement. Dans nos sociétés, le pouvoir est dans les mains d'un groupe très limité de personnes. Et ceux qui exercent des fonctions qui ont trait à la vie des gens et à leur évolution aimeraient pouvoir mener ce qu'ils font à un niveau où cela compte pour beaucoup de personnes. Ils se heurtent au mur érigé par la classe politique, mur derrière lequel elle se protège, et qui empêche pratiquement tous les citoyens et toutes les citoyennes d'accéder à une participation totale. Je crois que ceci explique ces besoins de liturgie à différents échelons. C'est tout cet appareil extérieur qui tombe avec l'apparition de la femme sur la scène, et qui fait, peut-être, que certains hommes pensent que leur propre statut est, par là, diminué. Plus on avance et plus les femmes seront nombreuses à inventer leur propre façon d'être dans des situations où les hommes étaient jusqu'ici dominants. Permettez-moi une petite anecdote. En 1975, Françoise Giroud avait organisé à Paris des Journées internationales de la femme. Elle y avait invité tout ce que le monde

européen compte comme femmes ministres ainsi que d'autres femmes exerçant des fonctions élevées dans l'administration, l'université, etc. Quelques-unes des femmes ministres s'étaient déjà rencontrées; on se voyait, on se passait des nouvelles rapidement: comment vas-tu? que fais-tu? etc. Soudain, la femme qui était à l'époque ministre de la Santé et de l'Environnement en Yougoslavie demande à une femme hollandaise, socialiste, elle aussi ministre de la Santé: «Et toi que fais-tu?» — Elle lui répond: «A lot of nonsense and a few nice things» (une quantité de bêtises et quelques choses intéressantes). On voit ici la simplicité de reconnaître que le travail que nous faisons, nous tous, comporte une quantité de choses qui sont des futilités, même le travail soi-disant très important! Mais, pour un homme, il est très difficile de le reconnaître.

Deuxième question. Oui, vous touchez là une question terrible, parce qu'elle est très profonde et très difficile. Nous luttons pour l'égalité, la libération; il existe des groupes de femmes qui se soudent entre eux d'une façon très forte, et pourtant, vous l'avez très bien remarqué, le problème de la solitude n'est pas résolu pour autant. Vous touchez ici à quelque chose qui me semble essentiel dans l'œuvre de Marguerite Duras. Il y a une solitude sans remède. Il y a une solitude d'où nous ne pouvons pas sortir. Il y a une solitude qui est d'autant plus grande, plus profonde, que la générosité est plus grande, que le désir d'entourer les autres et de les aider, et d'être aimé par les autres est plus grand. Cette solitude-là est le point de départ du grand renoncement auquel, je crois, le bonheur humain est profondément associé. C'est la seule chose que je suis capable de dire.

Vous me questionnez, enfin, sur la différence entre les femmes célibataires et mariées. Oui, il y a du bon et du mauvais des deux côtés, à cet égard. Je crois qu'au niveau du droit il est évident que, dans certains pays, la femme mariée est dans une situation de dépendance et de minorité, par rapport à l'indépendance dont jouit la femme célibataire. Lors des travaux, l'an dernier, de la Conférence mondiale des femmes des Nations Unies, j'avais eu l'impression que dans la plupart des pays les lois avaient été changées de telle sorte que femmes et maris puissent avoir les mêmes droits. Mais sans doute y a-t-il encore certains bastions de résistance!

Cela dit, il est vrai que cet aspect du droit a une contrepartie au niveau économique; il suffit de songer au problème fiscal. Un ami hollandais — pays qui connaît l'impôt unique par famille — me disait un jour: «Je n'ai pas assez d'argent pour me permettre d'avoir ma femme travaillant en dehors de la famille.» Il y a ici quelque chose qui me semble en quelque sorte nuire à cette indépendance de la femme mariée, par rapport à elle-même, mais aussi par rapport à son mari et à son environnement. Je le dis avec beaucoup de prudence car il faut tenir compte de la différence de situations dans chaque société. Les femmes célibataires, quant à elles, si elles bénéficient dans beaucoup de pays d'une indépendance juridique, économique assez grande, souffrent par contre d'un statut social et culturel de minorité. Je connais une quantité de femmes célibataires qui sont gênées de leur célibat, parce qu'elles se trouvent de trop dans une circonstance où tout le monde est censé être avec son partenaire, ou sa partenaire. Ceci semble être également une vision très limitée de la femme. Je crois que là il y a sûrement aussi une libération à

opérer en ce sens que chaque femme est une femme, et une personne à part entière, qu'elle soit mariée ou célibataire. C'est ça qui compte et non le statut juridique.

QUESTION: J'aimerais vous poser une question concernant la stratégie que le mouvement des femmes doit poursuivre dans la période que nous vivons. Vous nous avez dit que seuls ceux qui ont atteint l'égalité peuvent se permettre de parler de leurs différences. C'est une question que les mouvements féministes se posent avec une acuité particulière. Faut-il, pour revendiquer notre différence de femme, attendre d'avoir obtenu l'égalité formelle avec les hommes, dans le monde des hommes tel qu'il est actuellement constitué, ou bien faut-il revendiquer cette différence dès maintenant, sans, il faut l'avouer, beaucoup d'espoir de l'obtenir?

M^{me} MARIA DE LOURDES PINTASILGO: J'aimerais répondre tout de suite, car cette question est une question clé dans nos propos. Je n'ai pas de réponse toute faite. Si j'analyse ce qui s'est passé depuis que les mouvements de femmes ont acquis un certain statut et une certaine influence dans le monde, je dirais qu'il faut faire les deux. Il n'y a pas de priorité à donner à une forme, qu'on appellerait «l'entrisme» dans les institutions, ou à une autre forme qui serait de se situer tout à fait dans la marginalité par rapport aux institutions créées par les hommes. Il faut qu'il y ait les deux éléments, car si on ne joue que sur un des tableaux on risque de perdre la partie. Si on entre dans l'institution et qu'on en joue totalement le jeu, on est complètement pris dans l'engrenage et on devient «un de plus» — je ne dis pas une de plus — que ce soit sur le marché du travail, dans les partis politiques, dans le corps enseignant de l'université, etc. On sera donc tout à fait absorbé, récupéré par ce qui est là. L'égalité formelle toute seule ne saurait donc suffire. Mais, peut-être — comme le dit la Bible — y a-t-il un temps pour chaque chose: un temps pour jouer sur le tableau de l'égalité, un autre temps pour affirmer sa différence. Cette différence qui ne naît pas d'une décision prise au départ — mais qui est épanouissement de ce qu'on est: vivre les choses selon sa logique à soi. Et je crois que cette différence-là on ne peut l'exprimer que dans la mesure où l'on a acquis sur l'autre tableau, celui de l'égalité, la confiance en soi et la certitude qu'on est capable de jouer. Il s'agit donc continuellement d'un très difficile équilibre. Mais certains hommes sont très ouverts et commencent à comprendre, même si parfois cet équilibre est difficile pour les uns et pour les autres.

QUESTION: La femme qui s'occupe de son ménage, mère de famille au foyer, est considérée comme ne travaillant pas. Comment peut-on, dans la future image de la femme, revaloriser ce travail?

QUESTION: Je dois dire que je suis très peu à l'aise quand on parle d'égalité. J'ai commencé à avoir ce sentiment quand j'ai étudié, puis enseigné la notion d'égalité fiscale. Quand les gens sont vraiment égaux, on dit «à revenu égal, impôt égal». Mais quand il y a des différences familiales, des différences de tous genres, alors on commence à parler d'un impôt basé

sur l'équité. Pour moi, entre hommes et femmes, il y a plutôt diversité de complémentarités; l'important, c'est la reconnaissance de la dignité, la quête d'humanité dont vous avez parlé. Je connais beaucoup de femmes qui ont énormément lutté pour l'égalité des femmes; je dois dire que vous êtes la seule exception qui ne soit pas une femme malheureuse! La plupart d'entre elles cherchent quelque chose qu'elles n'atteignent pas, et que cette égalité formelle dont on nous a parlé ne leur donnera jamais. Ce qui manque, c'est la reconnaissance mutuelle, la recherche d'humanité, l'amour; c'est une civilisation qui ne serait pas égoïste. Vous nous avez dit que ce qu'on doit viser, c'est une conception que vous connaissez très bien: une conception vraiment humaine que nous trouvons réellement dans le christianisme. Je crois que ce que vous avez dit de la tradition judéo-chrétienne ne l'a pas suffisamment mis en relief.

QUESTION: Parlant du processus en Pologne, vous avez dit qu'il n'était pas seulement une remise en question du système soviétique, mais une remise en question de tout système politique dans lequel les décisions sont prises par certains individus et subies par d'autres, ou en tout cas prises par d'autres que par ceux qui les subissent. Si je vous ai bien comprise, vous voulez soulever par là le caractère autogestionnaire de cette révolution. J'ai une nette préférence pour le système autogestionnaire, car je pense que, si vous me permettez l'expression, c'est le moins masculin des systèmes politiques. En général, dans une révolution on est souvent obligé d'arriver à une militarisation. C'est ainsi que, normalement, on est obligé de prendre les armes pour lutter contre un pouvoir armé. Cette militarisation implique obligatoirement une hiérarchisation de la militarisation et donc des structures en place. Une fois que la révolution a pris le pouvoir, par exemple au Nicaragua, quel est pensez-vous le rôle que peuvent jouer les femmes dans un processus d'autogestion de la révolution? Vous avez parlé de tendresse, de compréhension et d'engagement. C'est bien joli, mais je ne sais pas si on y arrive comme ça! On n'y est pas arrivé à Cuba.

M^{me} MARIA DE LOURDES PINTASILGO: Mais il faut ça aussi!... En ce qui concerne le travail ménager et la revalorisation du travail de la femme au foyer, des chiffres ont été avancés hier qui étaient extrêmement intéressants, comparant la contribution à la formation du produit national brut de l'activité de ceux qui travaillent dans des activités rémunérées et celle de l'activité des femmes dans leur foyer. Des études ont été faites en France, en Suède, aux Etats-Unis, et probablement ailleurs, qui montrent que, si le travail fait au foyer était un travail rémunéré, aucun Etat ne pourrait subsister! C'est dire que si les tâches qui sont essentielles pour la survie des êtres humains étaient comptabilisées, étiquetées et considérées comme postes de travail, la situation serait intenable. Ceci veut dire que si la société essayait de donner sa valeur réelle au travail réalisé par les femmes dans leur foyer, les budgets des Etats seraient complètement déséquilibrés. Mais à quoi sert cette réflexion? Elle est très importante, car nous vivons dans un monde où l'on ne donne de valeur qu'au travail qui se monétise. Dès le moment où l'on se rend compte que ce travail caché,

routinier, pas très intéressant, que ce travail-là signifie aussi monétairement quelque chose qui est énorme, dépassant même les heures de travail du reste de la population, nous redonnons au travail ménager une autre signification. Un mot maintenant sur la revalorisation du travail ménager. Déjà certains jeunes s'en préoccupent; à travers cette revalorisation toute une rationalisation de la vie familiale et ménagère est mise au point. On peut trouver les moyens de rendre le travail ménager plus rationnel et aussi plus gratifiant. Cependant, la plus grande difficulté vient de ce que c'est un travail non reconnu. Pourquoi la femme demande-t-elle: «Est-ce que tu as aimé? est-ce que c'était bon?» Pourquoi? Parce qu'il faut que, pour le travail, il y ait un signe, même minime, de reconnaissance. Or nous ne pouvons atteindre cette reconnaissance que dans la mesure où le travail ménager sera partagé par les uns et par les autres. La reconnaissance sera alors mutuelle. Ceci dit, la solution des problèmes de la routine, de la charge des travaux ménagers n'est pas automatiquement résolue par le partage des tâches. Car au lieu d'avoir un des membres du couple qui arrive crevé à la maison, il y en aura deux! Ce dont il s'agit, c'est de changer radicalement les structures de travail que nous connaissons et qui sont totalement inhumaines. N'essayons pas de créer un autre alibi avec le partage des tâches, même si le partage des tâches est essentiel. Je pense que ce sont des questions qui vont revenir demain matin dans la table ronde.

La deuxième question, je l'attendais un peu. Je suis tout à fait d'accord avec vous pour admettre que très souvent la lutte directe pour l'égalité s'accompagne d'une certaine amertume. Et très souvent aussi on mise sur un but qui n'est pas le but le plus profond qu'on voudrait atteindre. C'est pourquoi j'ai dit que, si le problème de l'égalité se pose au niveau social et politique, il se pose aussi bien à un niveau très profond, que j'ai appelé psychanalytique, c'est-à-dire le niveau des profondeurs et des racines de l'être. Ce n'est qu'au moment où je découvre quels sont mes véritables désirs que je peux affronter lucidement mon besoin d'égalité. Je crois qu'il y a là une lucidité qui va de pair avec cette quête d'humanité que vous avez rappelée. Je vous remercie aussi d'avoir souligné ce que le christianisme a à dire sur ce problème. Je ne me suis pas située explicitement dans ce contexte-là, mais je crois qu'implicitement j'y étais. Ma référence à l'Ancien Testament ne concernait qu'un aspect très partiel de l'analyse. Il y aurait beaucoup d'autres choses à dire, surtout aujourd'hui, sur un christianisme qui se cherche, un christianisme où nous tous et nous toutes, les croyants, formons et façonnons l'Eglise.

En ce qui concerne la dernière question, j'ai été très sensible à ce que vous avez dit: le système autogestionnaire est peut-être le moins masculin des systèmes politiques. Cette remarque est très intéressante. Je dois avouer qu'ayant été récemment dans un pays autogestionnaire j'y ai trouvé le même type de confusion qu'on rencontre généralement dans les groupes de femmes! ... mais ceci n'est qu'une blague! Ce que je veux dire, c'est qu'on n'y trouve pas, au niveau du pouvoir, des fonctions trop figées. Il y a une espèce de va-et-vient du pouvoir, une sorte de rotation, et là, peut-être, il y a quelque chose qui est extrêmement significatif. Oui, je pense à la Pologne, non seulement dans ce contexte, mais aussi sous l'angle de l'organisation interne

de l'entreprise et de la détermination de ce qu'on produit, c'est-à-dire de l'orientation même de la production. Je crois que dans la mesure où «Solidarité» en Pologne débouche sur la mise en question des décisions du parti officiel, ce mouvement met en question la structure totale de la production en Pologne.

Vous avez énoncé une question à laquelle j'ai beaucoup de difficultés à répondre, d'autant plus que vous avez mentionné un cas bien concret, le Nicaragua. Quand il s'agit d'exemples précis je crois que c'est sur place que les hommes et les femmes peuvent décider de ce qu'il faut faire et comment le faire. Je n'ai donc pas à me prononcer. Mais j'aimerais dire qu'il y a une affinité entre les mouvements de masse des femmes et la mise en place d'une certaine autogestion. La signification politique des mouvements de femmes se manifeste peut-être aujourd'hui dans l'éclosion d'une autogestion réaliste — je ne dis pas romantique — qui nous aide tous à gérer nos propres communautés d'intérêts et de sentiments. Je crois que là le rôle des femmes est encore à découvrir; il le sera.

M. ANDRÉ CHAVANNE: Je voudrais simplement vous remercier tout particulièrement pour la richesse, la diversité, la précision de ces entretiens qui est bien certainement l'art le plus difficile à maîtriser. Vous le maîtrisez infiniment bien. Merci Madame.

TABLE RONDE

HOMME/FEMME: ÉGALITÉ ET DIFFÉRENCES¹

présidée par Jean-François Chaponnière

M. JEAN-FRANÇOIS CHAPONNIÈRE: Heureux de vous accueillir à cette table ronde, je me permets d'introduire les personnes présentes: M. le Conseiller d'Etat André Chavanne dont il suffit de rappeler qu'il est actuellement notre premier magistrat puis président du Conseil d'Etat; M^{me} Monique Bauer-Lagier, conseillère aux Etats; M^{me} France Quéré, écrivain, auteur de plusieurs livres dont *La Femme avenir*; M^{me} Fawzia Assaad, docteur en philosophie, qui a enseigné à l'Université du Caire et est l'auteur d'un roman appelé *L'Égyptienne* récemment édité au Mercure de France; M^{me} Maria de Lourdes Pintasilgo que certains d'entre vous ont eu, j'espère, le privilège d'entendre hier soir; M^{me} Marion Janjic, juriste, collaboratrice du Bureau International du Travail et spécialisée dans le domaine du travail de la femme; enfin, M. Jacques Grinevald, enseignant à la Faculté de droit, à l'Institut d'études du développement et à l'École polytechnique fédérale de Lausanne.

Avant de passer la parole à M^{me} Quéré, je voudrais dire quelques mots de cette table ronde qui, du fait de l'importance de son sujet, me paraît être des plus actuelles. En effet, si l'on demandait aux gens de ma génération qui, pour ne rien vous cacher, sont nés juste après la Première Guerre mondiale, quelle a été la transformation sociale la plus marquante à laquelle ils aient assisté pendant leur vie, je pense que plusieurs retiendraient la transformation du rôle de la femme dans la société et son aspiration vers l'égalité. Ainsi je me rappelle comment, dans les années 30, mes sœurs qui fréquentaient l'école secondaire étaient revenues quelque peu déçues d'une conférence sur les carrières ouvertes à la femme, conférence où on leur avait dit qu'il n'y avait que trois carrières grâce auxquelles la femme pouvait subvenir à ses propres besoins: infirmière, institutrice et photographe. Or les choses ont, me semble-t-il, passablement changé depuis ce moment-là.

Cela dit, si le principe de l'égalité des droits de l'homme et de la femme n'est plus guère remis en question, le concept d'égalité est, en revanche, conçu

de façon fort diverse. Dans la conférence de M^{me} Pintasilgo, par exemple, j'ai pressenti qu'un autre sens était conféré à la notion d'égalité si bien que ce qui, autrefois, était une lutte pour l'égalité matérielle, devenait une revendication pour davantage de différence. En ce sens, je conçois maintenant le désir des femmes comme la volonté d'intégrer une composante féminine dans notre monde actuel. Et je vous citerai à ce propos une phrase qui figure dans l'introduction à la conférence de M^{me} Pintasilgo: « Du processus vers l'égalité entre les hommes et les femmes, chaque forme de l'être humain sort changée; la différence ne devient que plus réelle mais elle se situe « ailleurs » que dans le juridique, le social ou l'économique. »

Je crois cette évolution extrêmement enrichissante et désirable; nous aurons d'ailleurs l'occasion de développer ce thème que M^{me} Pintasilgo illustre en lisant certains passages, empreints d'une tendresse toute féminine, de Marguerite Duras ou d'Anaïs Nin. Mais je ne veux pas abuser plus longtemps de votre temps si bien que je passerai la parole à M^{me} Quéré.

M^{me} FRANCE QUÉRÉ: Devant la longueur de l'histoire et la constance du phénomène à travers le monde on peut bien dire que ce rapport homme/femme est la substance même de l'inégalité. Toutes les autres sont en effet réductibles. Si l'on pense que ce sera mieux, on peut rêver d'un mélange des races, une humanité au teint bistre et aux yeux un peu allongés, pourquoi pas. On peut rêver d'un brassage des religions; on peut rêver d'une grande concertation des cultures qui est toujours bénéfique; on peut rêver d'une langue unique, l'espéranto; on peut rêver d'une fusion des classes sociales dont on nous a donné des exemples, à l'Est de l'Europe; mais la confusion des sexes n'est pas possible. La différence demeure, irréductible malgré les efforts que l'on fait aujourd'hui, et qui sont touchants, pour viriliser les femmes et féminiser les hommes. Ce qui, à mon sens, est une chose désirable mais est aussi, sous un autre rapport, une forme contemporaine de la pudibonderie.

Cette différence irréductible est réjouissante en elle-même. Nous ne le cachons pas. Et pourtant elle est la plus propre à enfanter de l'inégalité, comme l'a rappelé Albert Jacquard, disant que la différence se pervertit en inégalité. Et ce glissement conceptuel malheureux tient ici à des raisons précises, tenaces et radicalement fausses. Le passage à l'inégalité nous fait entrer dans la mythologie pure. Je vais citer trois de ces raisons, qui tiennent toutes à une science erronée.

D'abord l'infériorité féminine viendrait de sa moindre résistance physique. Ce qui est aujourd'hui démenti parce que l'on a constaté son adaptabilité plus grande aux agressions diverses, et aux maladies. Et en tout cas, sous tous les climats, sa longévité est supérieure.

Deuxièmement, on imputait son infériorité à sa passivité dans la procréation, où elle était supposée ne jouer qu'un rôle de réceptacle. Je rappelle que le phénomène de l'ovulation, qui fait de la procréation un acte parfaitement symétrique, n'a été découvert qu'au début du XIX^e siècle.

Enfin, et surtout, son infériorité était due aux tabous de l'impureté. Là encore, le XIX^e siècle a eu des surprises; lorsque les physiologistes ont pu

analyser la nature du sang féminin, ils l'ont examiné avec cette idée qu'ils allaient vérifier l'impureté de ce sang, qui n'était pas le même sang que celui, plus noble, qui sort d'une blessure virile. Surprise: c'était le même! Grand émoi parmi la physiologie et parmi la philosophie. Michelet s'en est fait l'écho.

Tout est mythique dans l'inégalité. C'est pourquoi il faut essayer de porter maintenant un regard de vérité qui va nous innocenter, nous égaliser, en finir avec ces représentations qui ont trop pesé sur nous. Car, cette science erronée, jointe à la diversité des expériences vécues, jointe aussi aux élans de l'amour, il faut bien le dire, a entraîné un salmigondis d'images invraisemblables. Quand vous étudiez la représentation de la femme à travers la littérature, à travers les âges, à travers les mentalités, vous êtes épouvantés. Qu'est-ce que c'est qu'une femme? D'abord ce n'est jamais une femme. C'est un démon, disent les Pères de l'Eglise. C'est un ange, répondent les romantiques. C'est une bête, mais allez savoir laquelle. Une poule, une grue, une tigresse, une chatte si elle aime, une vache si elle enseigne, un chameau si elle administre, une lapine si elle enfante, si elle est pieuse, une punaise de sacristie, et presque toujours une dinde ou une bécasse. Un véritable zoo. Et aujourd'hui même les plus audacieuses d'entre nous sont un peu victimes de ce langage divagant. Telle, par exemple, cette expression que l'on entend toujours: «Il faut qu'une femme s'épanouisse.» Le dit-on d'un homme? Eh, non. Nous sommes une plante!

J'ai parlé des mentalités. Mais c'est parler en même temps des situations qu'imposent logiquement ces mentalités. Et vous savez ce qu'il en est. Je ne vais pas vous les décrire.

Si donc, après ces mentalités, j'examine les situations, et si après ces situations, j'observe la réaction qu'elles suscitent, je vois que l'exigence d'égalité passe aujourd'hui par une double stratégie. La première, c'est une lutte simple et mécanique contre l'inégalité, et en un sens contre la différence, qui est minimisée, et parfois niée, il est vrai. La deuxième lui est presque opposée. M. Chaponnière vient de la signaler. C'est une lutte, non pas contre la différence, mais une lutte par la différence, au nom de la différence qui, dans ces cas, est fortement revendiquée. Et c'est la forme la plus moderne, la plus contemporaine, la plus inédite du féminisme.

Alors un mot sur cette conquête mécanique, la première, la plus ancienne de l'égalité, le premier combat féminin qui dure toujours. Car il n'a pas de raison, hélas, de ne pas devoir durer. On en connaît les visées. La femme demande son indépendance, la gestion de son corps. Elle demande un statut égal dans sa vie privée et dans sa vie publique. Il faut aller vite. Je laisse la vie privée. Et sur la vie publique, je schématise. Je vois quatre grandes lames de fond. Nos grands-mères se sont battues pour le droit à l'instruction et la conquête des diplômes; nos mères se sont battues pour les droits civiques et politiques; nous, tout est acquis en théorie, mais nous nous battons pour la pratique, si lente à suivre, pour l'aménagement de notre temps, pour la réalisation de nos revendications dans les salaires, dans l'accès aux responsabilités. De quoi hériteront nos filles? Du paradis? Non point. Un gros morceau reste à liquider, eh bien, c'est les mentalités. Moi ça me fatigue, je dois dire. Car même ici, dans ce monde hautement civilisé, j'ai entendu

plusieurs messieurs libéraux sur tous les chapitres, mais au sujet des femmes, parler comme des ayatollahs.

Alors, je n'insisterai pas sur ce débat. Il est clair, il est impératif, et dois-je rappeler des choses que tout le monde sait? Pour moi c'est une évidence. Ça a la simplicité même de la justice. Cependant, tout n'est pas si simple. Cette quête de l'égalité si claire dans sa logique serait elle-même injuste si elle ne s'accompagnait pas de la réclamation simultanée d'un sort inégal. Il n'y a d'égalité qu'au prix d'une forme d'inégalité. Il n'y a d'assimilation qu'au nom de la différence proclamée. Je veux dire qu'en même temps que nous devons exiger une émancipation féminine vers le public, vers le social, il faut veiller aussi à une certaine privatisation de nos vies. La spécialité des femmes, leur singularité, leurs droits, c'est cette double liberté, c'est la conjonction du désir maternel et domestique, de l'amour de la vie que l'on crée, et du besoin des «relations longues» comme dit Paul Ricœur. Cette part privée, je sais, on s'en moque aujourd'hui. On juge cela rétro et réac. Mais c'est être réac et rétro que de défendre le faible contre le fort, car tel est bien ce qui se passe!

Se moquer de cette part privée, c'est un jugement de classe sociale qui ne voit de progrès que dans son émancipation. Cette classe sociale, en effet, a souffert de l'enfermement et de l'oisiveté. Or, l'histoire nous montre que l'injustice qui a frappé la femme en Europe a davantage consisté à empêcher sa maternité qu'à la lui imposer. La sujétion féminine revêt deux formes: la maternité obligée et la maternité interdite. On s'occupe de la promotion des populations les plus cultivées et c'est fort bien. Mais on se désintéresse des maternités prolétariennes qui, historiquement, sont un gâchis et un scandale complètement occulté par les historiens: et c'est la gloire de Michelet, là encore. Tandis que les romantiques méditaient sur leurs langueurs, lui daignait considérer le sort de l'ouvrier. Mais sait-on qu'en 1848, dans une cité manufacturière du Nord de la France, la moyenne de vie en milieu ouvrier était de vingt-sept ans?

Aujourd'hui, il faut se battre pour promouvoir les femmes, mais il faut aussi se battre pour assurer cette autre promotion de la vie privée. Je crie grâce pour elles. Que faisons-nous à les pousser bravement dans la Cité, sinon, dans les conditions actuelles, prolétarianiser jusqu'aux classes supérieures de la société, par ces deux vies qu'on leur fait mener, deux vies à part entière, et juxtaposées? Et quand, un jour, il leur échappe un soupir de fatigue, il y a toujours quelqu'un pour leur dire: tu l'as voulu! lui rappelant ainsi, selon une idée de toujours, que seule la nécessité de travailler excuse la femme pauvre et que les autres ne font que flatter leur caprice.

Notre problème est celui de cette conciliation de deux vies. Les solutions ne sont pas, quoi qu'on dise, seulement dans ces installations collectives, crèches et autres garderies, car qu'est-ce qu'une crèche? Une délivrance sans doute, mais aussi ce terrible arrachement au petit matin. Les solutions ne sont pas seulement dans ce fameux partage des tâches à l'intérieur du foyer; cela va de soi de partager les tâches, mais qu'a-t-on dit par là? N'y a-t-il que des tâches dans une famille? Et le temps libre? Et le repos? Et les jeux? Et cette longue assiduité de la tendresse? Et cette patiente culture de l'enfant, qui décide, avant l'école, et bien mieux qu'elle, de ses chances futures? Car la mère, mieux que tout autre, est apte à conjurer les fatalités sociales. Et que

dit-on de cet immense investissement affectif et voluptueux et ce plaisir et cet élan entre mère et enfant? Et puis, c'est si vite passé une enfance. Faut-il que les femmes sacrifient l'enfance de leur enfant et ne reçoivent que des hommes faits? Et ne fassent que frôler cette part hautement fugitive et totalement gracieuse de l'humanité?

Alors, les solutions? Celles-là, toujours les crèches, oui, je veux bien; les institutions collectives, le partage des tâches. Mais ce n'est rien. Il en faut d'autres. Peut-être, de la part des femmes, savoir s'interrompre et se dire que le travail n'est pas la seule insertion sociale, et de la part de la société savoir restituer ce qu'elles ont provisoirement délaissé, et le compenser ensuite par une promotion accélérée, au moment de la reprise du travail, leur donner toutes les garanties de réemploi et être plus souple, peut-être aussi, quant à l'âge, quant à la limite de la retraite. Ou, plus encore, mais cela suppose des évolutions sociales plus dérangeantes, que l'on cherche à établir des formes de profession, partielles, moins rigides dont le mi-temps d'ailleurs n'est qu'une première réponse, moins comptabilisées, plus domestiquées, utilisant au besoin les ressources nouvelles de la télématique, sachant considérer le travail de manière fragmentée; et d'ailleurs, je crois que le travail féminin fait nécessairement le procès des habitudes masculines du travail. Votre journée de huit heures, débarrassez-la donc de tout ce qui n'est pas utile, ce que Maria de Lourdes Pintasilgo appelait hier les frivolités et les liturgies. J'ajouterai les vanités et surtout, pour l'avoir tellement entendu des femmes, toutes ces inutilités que sont les réunions, les conseils d'administration, ces interminables palabres qu'elles supportent fort mal. Vous travaillerez autant, mais vous aurez éliminé les heures perdues. Et c'est plus compatible avec l'éducation des enfants.

Cependant, et j'évoque maintenant la partie neuve du féminisme, les mouvements féministes ont pris une orientation tout à fait singulière, dans le traitement de ce que l'on appelle la féminité, ô la sacrée nébuleuse! Je ne vais pas l'inventorier. Jadis c'était honni par les féministes. Pensez à la phrase célèbre de Beauvoir: «On ne naît pas femme, on le devient.» Parce que la féminité entraînait un discours aliénant sur les femmes: elle était le repos du guerrier, avec ses vertus de dévouement, d'effacement, d'apporteuse de pantoufles, de charme et de douceur, de sensibilité. Aujourd'hui, curieusement, quand vous étudiez les textes les plus audacieux du féminisme, vous constatez une chose, c'est que l'image n'a pas changé. Elle n'est pas modifiée. Elle est reprise par les gens les plus hardis, Marguerite Duras, Annie Leclerc, Sylvia Plath, Marie Cardinal, Hélène Cixous. Elle n'est pas modifiée, ce sont toujours les mêmes valeurs, l'intuition, le sens d'autrui, la réciprocité, la vie, la paix, la gratuité, la tendresse, la nature. Seulement, ce matériel, qui a peut-être une composante imaginaire ou qui est réel (cela n'est pas mon problème), est utilisé dans une tout autre dimension, et voilà qui devient intéressant. Ce n'est plus d'assurer le sommeil tranquille de l'homme, mais c'est plutôt son dérangement et surtout celui de la société qu'il a fabriquée. La tradition est utilisée et retournée en subversion, et elle fait le procès de la société. Tous les changements réclamés en France, par exemple, lors de la dernière campagne électorale auraient pu être dits une expression de l'âme féminine, car il n'était question que de la lutte contre la rapacité, l'abstraction, le rendement, la

centralisation du pouvoir, la violence. Et hier n'a-t-on pas dit que l'autogestion était une forme de pouvoir féminin, ou la composante féminine de la politique?

Cependant, gardons-nous de tomber dans un affrontement naïf entre les sexes. Premièrement (j'ai quatre raisons), parce que la femme est aussi capable de sortir ses griffes, et elle est capable de toutes les perversions sadiques ou masochistes, il faut le savoir. Deuxièmement, parce que pour gagner une si ample bataille qui vise l'adoucissement d'une société, ce n'est pas trop que de réunir toutes nos forces et nos solidarités. Troisièmement, parce que les hommes sont généralement d'accord avec cette sensibilité nouvelle dont ils sont eux-mêmes, eux aussi, les auteurs. Il y a de tout dans les hommes, dans les femmes aussi, des colombes et des faucons. Et eux-mêmes sont les victimes de cette société dure, et en particulier la jeunesse qui est la première cible des décideurs de guerre; et ils souffrent eux aussi du cannibalisme social. La domination masculine, je mets ça entre guillemets, le écrase, sous forme non pas tant de la phalocratie mais, je dirais, de ses variantes, de la ploutocratie, de la gérontocratie, de l'intellocratie, de la capitalocratie et de la socialocratie. Même le siècle le plus mysogine, le plus industriellement rapace qui est le XIX^e, eh bien ce serait une erreur de croire qu'il n'a réclamé que la soumission totale des femmes à l'époux, au curé, à qui vous voudrez. Il en réclamait autant et plus à l'homme, et d'ailleurs, par la médiation des femmes; les mères étaient éduquées pour dire à leurs fils, oui soumets-toi. A qui? à la patrie; sois soldat, il n'est pas de plus belle mort que de tomber au champ d'honneur; sacrifie-toi, comme soldat, à la nation, comme ouvrier, à l'industrie. Et enfin, quatrième raison, c'est que cette différence psychologique entre les sexes est discutable en un sens, dans tous les cas elle est insaisissable. On ne peut pas trop verbaliser dessus. Et surtout, elle est discutable dans l'ordre des aspirations que je viens de nommer. Si ce que je dis est supposé faux, si les hommes ne désirent pas la paix, s'ils n'aiment pas les choses de la nature et de la tendresse, c'est tout simplement les insulter. Et c'est rendre incompréhensible l'attirance que les femmes peuvent avoir pour eux.

Je conclurai en disant que, de cette utopie féminine, je ne fais qu'un concept opératoire. Encore un coup, peu m'importe de délimiter l'imaginaire et le réel dans cette affaire-là. Je sais seulement que ce rêve féminin est aujourd'hui promu urgence et réalisme. Par la procréation et l'éducation, le destin féminin consiste en une lente et non violente fabrication de la vie. Or cette lente et non violente fabrication de la vie est de plus en plus étrangère à un monde qui a mis en place les dispositifs d'une destruction brutale et instantanée. C'est dans cette distorsion croissante qu'il me semble que le discours des femmes est tout simplement celui de tout le monde. Et que la conscience féminine se confond avec la conscience tout court.

M. JEAN-FRANÇOIS CHAPONNIÈRE: Je remercie M^{me} Quéré pour cet exposé riche de substance, de bon sens, de générosité et d'esprit; je demande maintenant aux personnes présentes autour de la table de bien vouloir s'exprimer, à commencer, peut-être, par M. Chavanne.

M. ANDRÉ CHAVANNE: J'aimerais simplement dire que s'il existe un cas particulièrement intéressant de tendance vers une égalisation de fait, c'est bien celui de l'école qui, dans presque tous les pays industrialisés, est mixte et assure, dans la plupart des cas, l'égalité entre filles et garçons. Il y a donc égalité devant les études, études qui, d'ailleurs, dans leur forme actuelle, sont généralement mieux réussies par les filles que par les garçons puisqu'à Genève, par exemple, où il y a maintenant mixité absolue, nous avons 15% de plus de filles que de garçons qui obtiennent leur maturité.

Cependant, l'on constate encore des différences fondamentales — liées au marché du travail — du côté de l'apprentissage où nous avons à vaincre de graves difficultés, telle l'habitude qu'ont de nombreuses femmes adultes de penser que la préparation à un métier n'est pas essentielle pour une fille qui trouvera toujours à se marier quelques années plus tard.

Le problème dépasse la mixité absolue de l'enseignement primaire ou secondaire. Il touche à des choses beaucoup plus profondes. On pourrait citer comme un des problèmes essentiels existant entre l'homme et la femme, celui des relations, je dirais, proprement sexuelles, à propos duquel l'on est actuellement fort gêné par les retombées du freudisme — et, en fait de féministe, on pourrait trouver mieux que Freud! Mais je désire simplement apporter quelques idées sur la difficulté qu'il y a, aujourd'hui, à mettre véritablement en œuvre l'idée d'une égalité dans la formation. Car nous savons combien nous nous heurtons à des difficultés. Qu'on pense ne serait-ce qu'à cette vendeuse de grand magasin qui, à Genève, doit tourner avec 1800 ou 1600 francs nets par mois. Que signifie pour elle l'égalité des salaires?

Bien entendu, nous progressons, mais chaque pas en avant, au niveau de l'école, du syndicalisme, ou des conditions de travail, amène des difficultés supplémentaires qu'il s'agit dès lors d'affronter.

M^{me} MONIQUE BAUER-LAGIER: J'ai été sensible à la constatation selon laquelle il y a une forme de spécificité féminine. La femme a quelque chose d'original à apporter dans tous les domaines de la vie publique. Pour ma part, je dirai quelques mots de la vie politique puisque j'y suis engagée moi-même. Ainsi suis-je frappée de voir combien sont rares les femmes qui ont à débattre de problèmes qui les touchent particulièrement. Par exemple, durant la session parlementaire en cours, nous avons discuté du problème de l'avortement, problème qui concerne 53% de la population de ce pays. Or, au Conseil des Etats dont je suis membre, trois femmes seulement ont pu faire entendre leur voix. Je souhaiterais, pour ma part, que les femmes pénètrent en beaucoup plus grand nombre dans les milieux politiques. Je ne crois pas que leur voix soit meilleure ou qu'elles aient quelque chose de supérieur aux hommes, mais je pense qu'il y a une forme de complémentarité sans laquelle subsistera le malaise, le déséquilibre dans lequel vit notre société.

Mais que sont ces valeurs spécifiquement féminines?

Il me semble que la femme peut faire entendre une autre voix, qu'elle peut avoir une autre échelle de valeurs qui la conduira à d'autres priorités. Elle est moins touchée par l'économie, elle est moins impliquée dans les circuits économiques. Mettant les enfants au monde, pourvoyeuse et gardienne de la

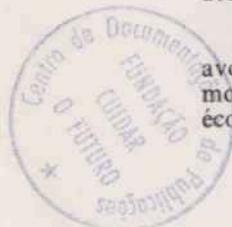
vie, elle voit les choses à plus long terme. Elle sera donc plus indépendante. A une époque où la vie est partout menacée, la femme doit mieux faire entendre sa voix. Car la raison raisonnante, la politique politicienne ont conduit le monde dans une impasse proprement suicidaire. Il est temps maintenant de revaloriser des valeurs longtemps occultées, voire ridiculisées. Faire du sentiment en politique suscitait ainsi immédiatement la raillerie; parler du long terme signifiait que la femme ne comprenait rien à la politique, qu'elle nageait en pleine utopie. Or plaise au ciel que nous fassions un peu plus de place à l'utopie, nous qui sommes en plein matérialisme, nous qui sommes en train de préparer la fin de notre civilisation! Cette voix féminine n'est d'ailleurs pas seulement le fait des femmes car, dans chaque individu, coexistent des tendances féminines et masculines. Il nous faut maintenant revaloriser ces valeurs qui ont nom sentiment, respect de la vie, souci du long terme et des générations qui nous suivront, amour, spiritualité, etc. Pourquoi donc avoir honte de parler d'amour, de spiritualité, d'esprit de service? C'est pour cette raison que je souhaite que les femmes pénètrent en beaucoup plus grand nombre dans la vie politique, qu'elles montrent qu'elles ont un autre sens de la politique, de la gestion de la cité, de l'avenir de l'humanité.

M^{me} FAWZIA ASSAAD: Comme toute la littérature occidentale, M^{me} Quéré nous a donné une image de la femme occidentale dépréciée, bafouée. Or cette femme a été un modèle pour nous qui venions d'une société de sérail turc. Nous avons vu cette femme occidentale avec les soldats de Napoléon. Elle est arrivée, accompagnant les officiers, marchant aux côtés de son époux, de son amant, la tête dévoilée, parfois en grand décolleté. C'est ainsi qu'a commencé la prise de conscience des femmes en Orient.

Je ne parlerai que de l'Égypte, le pays que je connais le mieux, mais je crois que la plupart des pays sous-développés sont proches de l'exemple égyptien. Ainsi avons-nous eu à nous battre sur plusieurs plans, qu'il s'agisse de la religion, des mentalités et surtout de la pauvreté. Sous prétexte que l'islam recommandait le sérail, on emprisonnait les femmes derrière un voile, derrière des fenêtres en bois tourné, en leur interdisant tout simplement de voir le monde. Mais des hommes de religion ont commencé à relire les textes coraniques d'une façon nouvelle. En ce qui concerne la polygamie, par exemple, le Prophète dit, certes, qu'on peut épouser quatre femmes à la fois, mais il ajoute qu'il faut être juste avec ces quatre femmes. Or, selon cette lecture nouvelle, vous ne pouvez pas l'être puisque seul le Prophète le peut, si bien que vous ne pouvez vous marier avec plusieurs femmes.

Il est aussi écrit que le Prophète déteste le divorce si bien qu'on n'avait jusqu'ici pas le droit de divorcer. De même, on pouvait toucher à beaucoup de choses sauf aux lois de l'héritage selon lesquelles la fille hérite deux fois moins que le garçon et, s'il n'y a pas de garçon dans la famille, n'hérite presque rien. Ce que cela peut représenter pour la psychologie d'une fille d'être la moins aimée, je vous le laisse deviner.

Toutefois, avec cette lecture moderniste du Coran, les élites ont commencé à s'ouvrir au monde occidental. Cela n'a, bien sûr, pas atteint les masses. Mais la paysanne a toujours vécu en travaillant aux champs, à côté



des hommes, sans qu'il soit jamais question de séraïl. Le séraïl, c'est pour les gens bien. Les premières, les prostituées ont commencé à imiter les femmes occidentales, bientôt suivies des femmes de la haute bourgeoisie. Certaines ont lutté pour accéder à l'école, à l'enseignement secondaire puis universitaire. Un jour, les Turcs ont eu un statut moderne pour la femme. Les Tunisiens aussi. On ne pouvait rêver mieux, mais il fallait encore agir sur les mentalités et atteindre la masse : malheureusement, peut-être, l'on a continué à prendre pour modèle le monde occidental.

Pour arriver à s'émanciper, à devenir une femme libre, il fallait avoir un niveau de vie occidental. On a ainsi créé, à l'intérieur de chaque pays, des sociétés occidentalisées, preuves du modernisme. On avait commencé par ôter le voile ; on a continué en s'habillant à l'occidentale, ce qui indiquait un certain niveau de vie, une différence de plus en plus grande entre les masses pauvres et l'intelligentsia, l'élite, les riches. Aussi s'est-il produit un revirement de l'interprétation coranique : petit à petit, on s'est aperçu que cette lecture moderne était fautive, vendue, et l'on s'est retourné contre le modèle occidental en imposant le port du voile, en exaltant la pauvreté, bref, en cherchant une identité et de nouveaux modèles.

M^{me} MARIA DE LOURDES PINTASILGO : France Quéré a, je crois, souligné que, très souvent, la quête d'égalité ne fait que répéter le schéma dominant. Or j'irais plus loin en disant que ce schéma dominant est celui d'une société nécrophile. Nécrophile non seulement du fait de la menace de guerre dans laquelle nous vivons, mais aussi parce que, depuis la Deuxième Guerre mondiale, nous n'avons cessé d'être en guerre. Depuis 1945, le monde a ainsi connu plus de 125 guerres où sont entrés, directement, 60 pays et indirectement, plus de 80. Si bien que lorsqu'on dit maintenant qu'il y aura une guerre, qu'est-ce que cela veut dire si ce n'est qu'il y aura un moment où quelqu'un touchera le bouton, et que tout sera fini. Voilà le schéma nécrophile à l'œuvre dans la macrosociété. Ce mot m'est venu aux lèvres lorsque France a parlé de cet arrachement quotidien de l'enfant à la mère. Car en cherchant à s'affranchir de ce qui a été la corvée des femmes tout au long des siècles, des millénaires, l'on a essayé des formules qui sont étroitement liées au mode d'organisation de la société industrielle. Or quand il s'agit de l'être humain, il y a là quelque chose qui s'assimile à une mort prématurée puisque, probablement, de nombreux désirs très importants ne sont pas comblés à une époque de la vie aussi fondamentale que l'enfance. Dans vingt, trente ou quarante ans, nous constaterons les dégâts qu'on aura faits. Si bien que je plaiderai, moi aussi, pour une égalité qui invente des formes d'organisation sociale où les femmes puissent, en compagnie des hommes, accomplir les tâches essentielles à la survie de l'humanité. Car en contrepoint à cette société nécrophile, il y a la lente et non violente fabrication de la vie, ceci dit d'un point de vue non seulement sentimental ou traditionnel, mais rigoureux, scientifique, ascétique.

Quant à la question des femmes en politique, l'on constate le plus souvent ceci : on donne aux femmes les techniques douces, le Ministère de l'éducation, celui des affaires sociales, de la culture éventuellement, mais très rarement

l'économie, les finances, les affaires étrangères. Or je crois que la femme a cette chance inouïe d'arriver aujourd'hui « au milieu de la mêlée » et de pouvoir dire que même la sacro-sainte économie est un problème comme n'importe quel autre. S'il y a trois géométries, nous vivons dans l'euclidienne, mais on pourrait, à la rigueur, vivre aussi dans la géométrie de Riemann... Pourquoi pas ? On pourrait inventer d'autres possibilités de penser, non ?

L'économie, celle que nous utilisons aujourd'hui et qu'on a utilisée depuis deux cents ans, est un langage comme l'anglais, le français, le portugais, le chinois, langage destiné à interpréter la réalité. Elle n'est pas la réalité érigée en dieu, en religion. Et il me semble que l'entrée massive des femmes dans l'économie, dans la politique, a d'abord pour rôle de démystifier les nouveaux dieux qu'on a créés. La recherche économique la plus poussée montre que le facteur humain n'est pas un correctif à l'économie mais bien un facteur intégré à l'économie. Aussi la véritable économie tient-elle nécessairement compte de ces facteurs humains : si l'on fait aujourd'hui l'opération coût/bénéfice de n'importe quel investissement industriel, entreront dans ce calcul non seulement les investissements en capital, en outils, mais aussi le coût social, les dépenses humaines, voire la correction écologique qui viendrait après.

Au jour où il s'agit de repenser une économie qui intégrerait ces diverses dimensions, nous pensons encore, nous les femmes, comme les hommes l'ont fait pendant deux siècles au moins. Nous pensons par compartiment. Mais si la femme a déjà la possibilité d'être en contact avec la vie dans sa forme la plus embryonnaire, il faudrait qu'elle amène dans la vie publique l'intersectoriel, ce qui est la condition même de la vie. Il faudrait qu'une nouvelle conception de l'économie soit mise en œuvre, ceci sans contrecarrer une action qui privilégierait ceux qui sont sans voix, en s'efforçant de déterminer les besoins essentiels ; il y a là à effectuer une lente fabrication de la vie au niveau même du tissu social et politique.

Bien entendu, il y aura un prix à payer, même s'il y a, aussi, récompense. Car les femmes et les hommes qui s'aventureront sur ces sentiers vont déclencher, très rapidement, ce que France Quéré a appelé des instincts de « cannibalisme social ». Ils seront, plus que n'importe qui, victimes de l'agressivité, voire de la haine de tous ceux qui se trouveraient dérangés dans ce qu'ils ont toujours appris, toujours connu, toujours fait. Mais, en même temps, cette autre manière de vivre la réalité quotidienne comme lente fabrication de la vie éveillera chez tous, hommes et femmes, une immense force.

Je viens d'un pays qui est le plus pauvre de l'Europe ; grâce au néo-colonialisme des pays les plus riches, nous faisons face à des problèmes terribles ! Face à l'incompréhension de l'immense majorité des pays européens, nous avons vécu les deux années qui ont suivi la révolution portugaise sans que personne vienne nous aider sauf ces jeunes qui, pour voir comment se passait une révolution, se plaisaient en général bien chez nous, surtout en 1974 et 1975. Tout le monde disait attendre que nous soyons vraiment démocratiques. Merci beaucoup ! Car cela signifie que, pour atteindre un niveau de justice sociale réelle, pour donner la voix aux sans voix, pour donner la pension minimale indispensable aux 1 400 000 vieillards

de mon pays, nous avons dû rester à un niveau économique très bas. Mais le problème dans un tel pays n'est pas uniquement la pauvreté. Au sein de la pauvreté s'inscrit une dignité, une compréhension du problème politique qui se trouve rarement ailleurs. Et, très souvent, dans mes activités au gouvernement — que j'ai accomplies non seulement en Conseil des ministres mais directement, avec le peuple, dans différentes régions du pays — très souvent les femmes et les hommes se levaient pour m'expliquer tel ou tel problème de la région désirant connaître ma réponse, même si elle devait être négative.

Je crois que mettre ainsi cartes sur table en assouplissant la rigueur d'une science qui est tout entière à renouveler est une tâche qui revient aujourd'hui aux femmes, tâche dont les hommes se feront aussi, sans doute, les chevaliers enthousiastes.

M^{me} MARION JANJIC: J'ai été particulièrement sensible à la manière dont M^{me} Pintasilgo, comme M^{me} Quéré, nous ont présenté le dilemme auquel ont à faire face les femmes d'aujourd'hui.

D'une part, il y a cette aspiration à l'égalité que j'hésiterais, pour ma part, à qualifier de « mécanique », dans la mesure où, si nos aïeules n'avaient pas lutté pour obtenir le droit de vote, le droit à l'éducation, au travail, nous serions bien loin de notre lutte présente. D'autre part, il y a cet effort des femmes pour affirmer ce qu'on appelle leur spécificité féminine et pour que celle-ci s'imprime à nos institutions, à la vie politique notamment.

Je crois que, si l'on est sincère avec soi-même, toutes les femmes ressentent à l'intérieur d'elles-mêmes ce dilemme et passent tantôt par des phases égalitaires, tantôt par des phases que je qualifierais de féminines. Ainsi je sais très bien que, quand je me trouve en présence d'un homme qui occupe une position importante mais que je trouve parfaitement médiocre, j'ai tout à coup une vive attaque d'égalitarisme. Par contre, quand je me trouve en présence d'un homme qui occupe des tâches écrasantes, qui rentre tard tous les soirs à la maison parce qu'il a maints comités ou réunions, je me dis qu'après tout, être femme n'est pas si mauvais...

Effectivement, et M^{me} Quéré l'a rappelé, Simone de Beauvoir disait qu'on ne naît pas femme mais qu'on le devient. Il y avait, à son époque, un certain refus de la spécificité féminine. Or si l'on observe la législation du travail, on constate au contraire que, finalement, c'est la spécificité féminine qui a été prise en considération la première. D'où toutes les lois pour la protection des femmes, lois leur ménageant des conditions de travail différentes. Par la suite, sous la pression du mouvement égalitariste, on en est revenu, si j'ose dire; bien des pays ont aboli les dispositions législatives protégeant les femmes, telle la législation interdisant le travail de nuit ou celle prévoyant un âge de retraite différent pour les femmes. Il s'est donc produit dans le monde du travail un mouvement presque inverse à celui qui a agité les esprits. Maintenant, ces deux mouvements avancent parallèlement, le mouvement protectionniste s'accroissant dans les pays socialistes, tandis que le mouvement égalitariste prend de l'importance dans nos pays. En outre, il y a le mouvement féministe qui, lui, réclame une meilleure prise en compte de la spécificité féminine.

J'ai ainsi été particulièrement sensible à la question posée hier soir à M^{me} Pintasilgo par une auditrice qui lui demandait comment il fallait agir. Car, bien évidemment, avec notre revendication pour l'égalité, nous sommes un peu comme les invités de Procuste qui, recevant des gens à dormir chez lui, leur offrait un lit trop petit, et leur coupait les pieds ensuite. Nous autres femmes, nous sommes un peu comme ces invités lorsque nous nous battons pour l'égalité en reniant notre spécificité féminine. Aussi je pense que, comme vous l'avez expliqué hier soir, Madame, il y a une double attitude à avoir selon les circonstances. Il y a un temps pour tout. Mais c'est extrêmement difficile à appliquer en pratique. L'année dernière, quand des négociations collectives se sont engagées en République fédérale d'Allemagne sur la diminution de l'horaire de travail sont apparues trois propositions. L'une consistait à diminuer la journée de travail, la deuxième à diminuer la semaine de travail et la troisième, à augmenter la durée des vacances. Je me suis dit que les femmes devaient se battre pour la diminution de la journée de travail. On ne fait que ressasser, en effet, qu'il n'y aura une solution à ce problème que lorsque l'homme et la femme travailleront moins et auront plus de temps pour s'occuper de leurs enfants. Or cette première solution a immédiatement disparu de la scène et l'on n'a retenu, finalement, que la diminution de la semaine de travail et, surtout, l'allongement des vacances.

Récemment, je me trouvais avec des syndicalistes allemandes et je leur ai demandé comment il se faisait qu'on en soit arrivé là. Elles m'ont répondu avoir essayé de faire prévaloir l'idée de la diminution de l'horaire journalier parce que, comme moi, elles considéraient que c'était bien la seule solution raisonnable dans le sens de l'instauration d'une société plus humaine, plus féminine, mais qu'elles n'y avaient pas réussi, les hommes n'ayant pas voulu accepter ce point de vue. C'est vous dire combien il est difficile d'imposer ces valeurs spécifiquement féminines dans la lutte quotidienne.

De même, on parle beaucoup aujourd'hui de la télématique et des espoirs qu'elle offre d'un travail plus facile, d'une société meilleure. Or dans les grandes entreprises où l'on a introduit de nouvelles machines à écrire qui se corrigent toutes seules, et où l'on pouvait espérer que cela rendrait le travail des secrétaires plus varié en leur laissant plus de temps pour s'adonner à des tâches un peu plus intéressantes, l'on a, au contraire, reconstitué des *pools* où les femmes ne font plus que cela, restant attachées à leur machine toute la journée.

En conclusion, si l'on peut parler en termes abstraits de la nécessité de tenir mieux compte des spécificités féminines, dans la vie pratique et quotidienne, cela est extrêmement difficile et le sera encore très longtemps, aussi longtemps qu'il n'y aura pas plus de femmes qui s'engageront dans cette lutte aussi bien politique que syndicale en n'hésitant pas à accepter, momentanément encore, cette dure égalité, que, profondément, elles rejettent.

M. JEAN-FRANÇOIS CHAPONNIÈRE: Je vous remercie particulièrement d'avoir cité quelques exemples concrets qui montrent tout le chemin qu'il reste à parcourir dans la lutte que vous menez. M. Grinevald?

M. JACQUES GRINEVALD: J'ai la tâche d'exprimer la capacité des hommes à écouter les femmes, et comme je les ai beaucoup écoutées ce matin, je crois que, comme disait M^{me} Bauer-Lagier, pour entendre la voix des femmes, il faudrait peut-être que les hommes cessent de faire autant de bruit et de fureur en ce siècle, si bien que je me tairai.

D^r PAUL TOURNIER: Quant à moi, je suis un simple médecin qui a tourné à la psychothérapie, ceci en fait, et non en droit, bravant quelque peu la dictature des diplômés qui règne sur notre société bureaucratique. Depuis un demi-siècle, j'ai ainsi écouté les femmes car, comme chacun sait, il y a beaucoup plus de femmes que d'hommes dans le cabinet des psychothérapeutes, ceci pour deux raisons. La première, c'est que même quand elles sont bien portantes, elles souffrent beaucoup plus que les hommes dans une civilisation masculine très technicisée et formalisée. La seconde, c'est que les hommes n'écoutent pas les femmes comme elles les écoutent, si bien que beaucoup de femmes iront chez le psychothérapeute pour trouver, enfin, un homme qui les écoute sérieusement. Or j'ai beaucoup appris par les femmes qui ont, effectivement, la maladie qui consiste à être dévouées aux valeurs masculines et non aux valeurs féminines. Les hommes n'écoutent pas beaucoup les femmes. Les femmes écoutent très sérieusement les hommes. Et les mères de familles enseignent déjà cela à leurs enfants quand elles disent: «Papa a dit telle ou telle chose», parole souveraine, ou encore: «Je le dirai à papa», ce qui signifie: «Ma réaction n'a pas grand poids, mais celle de papa, elle, compte!»

Même dans la famille, la femme se heurte souvent au peu de savoir de l'homme de la comprendre. Bien des femmes peuvent parler toute une soirée à leur mari caché derrière son journal, sans qu'il réponde un mot, absorbé par ses mots croisés ou le petit écran. Et, souvent, leurs questions sont très sérieuses! Il faut bien se rendre compte que ce n'est pas la femme qui est utopique mais bien l'homme. La femme, elle, met le doigt sur des problèmes réels, liés à l'éducation des enfants, à leur développement, etc. Une mère de famille vient par exemple m'expliquer les difficultés de son enfant qui devrait voir un psychologue et, au moment où elle part je lui demande ce que son mari dit de tout cela pour m'entendre répondre qu'il n'en dit rien!

Oui, l'homme ferme les yeux sur les vrais problèmes, il s'envole sur les ailes des grandes théories, des abstractions, et toute notre civilisation est faite ainsi. C'est pourquoi il n'y va pas seulement du sort de la femme: il y va du sort de notre civilisation. J'ai d'ailleurs consacré un livre à ce problème, *La mission de la femme*, où je tente d'expliquer aux femmes qu'elles ont la mission de guérir notre civilisation entièrement dévouée aux valeurs masculines, d'essayer aussi de persuader les hommes qu'ils devraient commencer à écouter les femmes qui parlent des vrais problèmes et qui expriment des choses personnelles. Car il n'y a de vrai dialogue que dans une rencontre entre personnes.

Les hommes ne connaissent que la discussion, c'est-à-dire des monologues qui se croisent sans se rencontrer parce qu'ils sont abstraits, ce qui n'a rien à voir avec un vrai dialogue, et ceci même dans ce qu'on appelle le «dialogue» conjugal!

M^{me} ANNE-CATHERINE MENETREY: Il me semble que, dans le débat qui s'est instauré ici, on a malheureusement tendance à dire qu'il y a des inégalités matérielles ou sociales et qu'au-delà, tout est affaire de mentalités. Or ce qui me gêne quand on met en avant ces mentalités, ces valeurs féminines, c'est qu'elles ont un peu l'air de planer quelque part dans le ciel, sans aucun substrat matériel. Ainsi M^{me} Pintasilgo parlait-elle de société nécrophile: voilà, pour moi, l'exacte définition d'un système économique qui, vivant sur le gaspillage, doit sans cesse jeter pour produire, tout le monde sachant aussi que les guerres elles-mêmes remplissent une fonction économique importante.

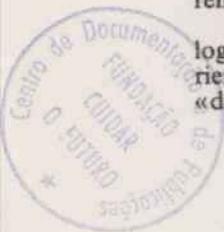
Les femmes sont particulièrement touchées par ce système économique, non seulement parce qu'elles produisent de futurs soldats, mais aussi du fait du rôle qu'elles jouent dans l'économie, comme réserve de main-d'œuvre à bon marché notamment.

Ayant travaillé à l'orientation professionnelle en fin de scolarité primaire auprès de filles qui avaient toutes sortes de projets et de désirs, j'ai constaté qu'en fin de compte, elles étaient obligées de choisir entre les métiers de vendeuse, coiffeuse ou employée de bureau; j'observe combien l'éventail des choix professionnels pour les femmes est, aujourd'hui encore, restreint. De même, à la maison, les femmes s'occupent de la reproduction de la force de travail, un travail gratuit qu'on ne pourrait d'ailleurs rémunérer car, si on le payait au prix d'une heure normale, même la société la plus riche ne pourrait se l'offrir.

Bien sûr, je suis partisane, moi aussi, de la spécificité des femmes, de leur différence. Mais je me demande si en faire une stratégie n'est pas un piège, une impasse. Actuellement, on s'aperçoit en effet que lorsqu'on met en avant la différence, c'est toujours au détriment du différencié. Je pense qu'on devrait plutôt viser la différence, la choisir comme objectif, et ceci non seulement pour les femmes mais aussi pour les hommes. Voyez par exemple le travail de nuit: on devrait le supprimer et pour les hommes et pour les femmes. Au demeurant, je ne suis pas tellement d'accord avec le travail à temps partiel comme moyen de donner aux femmes une vie plus facile; je préférerais qu'on réalise une réduction du temps de travail et pour les hommes et pour les femmes. Donc, la différence, oui, mais comme objectif, non comme stratégie. Voilà une question qu'il faudrait débattre!

M^{me} MONIQUE BAUER-LAGIER: Je suis d'accord avec ce que vous venez de dire, Madame. Simplement, sur le plan politique, quand il y a des décisions à prendre, nous considérons les choses à plus long terme, parce que, moins impliquées dans les circuits économiques, la plupart des femmes se vouant à la politique au niveau national ne faisant pas partie, par exemple, de conseils d'administration. Et quand il s'agit de voter pour une intensification de nos ventes d'armes, les femmes n'ont pas les mêmes critères que les hommes. Elles ont pour premier souci de garder la vie, elles pensent à leurs enfants et, à ce titre, elles peuvent conserver une indépendance vis-à-vis des circuits économiques.

M^{me} FAWZIA ASSAAD: Je crois qu'il y a un certain malentendu quand on parle de différence et de spécificité de la femme. En



effet, je ne crois pas qu'il y ait une différence réelle entre homme et femme, mais bien qu'en chaque homme, il y a du féminin et en chaque femme, du masculin. Aussi parler de la spécificité de la femme est-il faux du point de vue terminologique. Parlons plutôt de la complémentarité du féminin et de l'existence du féminin à tous les niveaux.

M^{me} LUCIE BOLENS: J'ai été très sensible à ce que vous avez dit, Madame, concernant les femmes qui n'arrivent pas à se faire entendre. Et votre remarque rejoint mon impression, à savoir que, malgré la quasi-unanimité de cet auditoire, nous ne représentons qu'une infime partie de la population. Dès que nous quittons certains cénacles, la difficulté à se faire entendre domine. Mais d'où vient cette incommunicabilité? Elle vient — peut-être — du fait que le caractère universel de notre effort n'est pas reconnu par les femmes elles-mêmes et, à plus forte raison, par les hommes.

Je m'explique: lorsque nous désirons des compagnons qui soient moins crispés dans la production de ce système économique, c'est autant pour eux que pour nous, c'est pour nos enfants, pour notre vie collective, pour ce que, dans la société industrielle, on appelle le noyau familial. D'ailleurs, nous savons tous que nous pourrions travailler un nombre d'heures inférieur pour la satisfaction de besoins individuels égaux, nous savons tous qu'un homme moins «stressé» par la compétition économique rentrerait à la maison moins fatigué. Et, à vrai dire, il est très difficile d'avoir un compagnon perpétuellement fatigué par la compétition effrénée régnant dans ce système.

À mes yeux, l'étape à venir sera celle où, effectivement, l'on pourra pour des raisons de famille par exemple refuser telle ou telle réunion ayant lieu le soir ou à midi. Alors s'affirmera cette qualité féminine d'être, même si, pour l'instant, nous nous ajustons à des normes masculines. Provisoirement et pour que les femmes interviennent avec le risque d'être entendues, il faut peut-être mettre l'accent sur ce que leur discours a d'universel, sur ce qui concerne à la fois l'homme et la femme. Et je me demande si, sur le plan stratégique, ce n'est pas en allégeant le travail masculin qu'on y arriverait.

M^{me} MONIQUE BAUER-LAGIER: Je me bornerai, Madame, à essayer de répondre à la question que vous avez formulée au début de votre exposé: pourquoi n'arrive-t-on pas à faire entendre cette voix des femmes? Car il nous faut bien reconnaître que les femmes ne sont pas très solidaires les unes des autres.

J'ai eu ainsi à soutenir l'initiative constitutionnelle sur l'égalité des droits devant un cénacle distingué où un certain nombre de femmes étaient opposées à cette initiative. Cette attitude dénote une forme d'aliénation profonde de la part des femmes elles-mêmes qui refusent l'égalité, non seulement pour elles-mêmes, mais encore pour leurs filles et petites-filles. Il s'agissait, bien entendu, de femmes privilégiées qui n'avaient pas eu à connaître de divorce ou qui avaient assez d'argent sur leur compte en banque pour ne pas avoir de souci à se faire quant à leur avenir. Mais, enfin, une telle attitude existe encore.

Les femmes engagées dans une vie politique sont donc encore très peu nombreuses à faire entendre cette autre voix. M^{me} Pintasilgo disait tout à

l'heure qu'on leur confie rarement des responsabilités importantes. Je suis moi-même membre de la commission militaire et de la commission des affaires étrangères. Mais j'y suis vraiment comme la femme alibi et, au président de la commission militaire qui m'accueillait avec des paroles de bienvenue et me disait combien il était agréable de voir enfin une robe claire, d'entendre une voix de femme, j'ai dû immédiatement préciser que je ferais entendre une autre voix. Pour mettre tout de suite les choses au clair, je lui ai avoué être contre les exportations d'armes et pour l'objection de conscience. Evidemment, cela a créé un petit choc si bien que, depuis ce moment-là, je me sens plutôt marginalisée. Et lorsque je fais une remarque, je passe pour une douce utopiste.

C'est en ce sens que, n'étant qu'une femme parmi un cénacle d'hommes, il m'est très difficile de faire entendre une autre voix. Je m'exprime, en me disant que, peut-être, un certain cheminement se fera par la suite. Ainsi des choses ont été dites même si, sur le moment, elles sont écartées. Mais il faut que des femmes témoignent ainsi de leur féminité, de cette spécificité féminine. Et il faut qu'elles soient beaucoup plus nombreuses pour être respectées, pour qu'on entende leur voix.

Enfin, je souscris absolument à ce que vous avez dit tout à l'heure car je pense, moi aussi, que les femmes doivent dépasser cette recherche de l'égalité des droits. Il faut qu'elles englobent dans leur sollicitude tous ceux qui, de par le monde, sont oubliés, écrasés, humiliés, car ayant été elles-mêmes humiliées, elles peuvent mieux comprendre les revendications de ceux qui, à cause non seulement de leur sexe mais aussi de leur race ou de leur condition sociale, sont à leur tour humiliés.

M^{me} FRANCE QUÉRÉ: Simple parenthèse en guise de divertissement: M^{me} Assaad m'a fortement étonnée, car s'il y a une chose à laquelle je n'avais jamais pensé, et vous non plus sans doute, c'est que si Napoléon nous a apporté le code qui nous a asservies, il leur a apporté, en Egypte, le décolleté qui les a libérées!

M. CHAÏM PERELMAN: Je voudrais commencer par une précaution oratoire: bien qu'étant en sympathie avec tout ce qui a été dit, je voudrais quand même que ne se répète pas ce qui a été le sort du marxisme. Ce dernier nous a, en effet, appris la lutte des classes, opposant l'idéologie capitaliste à celle du prolétaire comme si tous les capitalistes ou tous les prolétaires étaient solidaires. Or je crains que la même chose ne recommence avec les femmes car peut-on vraiment affirmer, sans introduire de nuances, que tous les hommes et toutes les femmes appartiennent à deux classes différentes?

Prenons le cas du prolétariat. Nous savons très bien que le sort du prolétariat, en Europe et dans les pays avancés, s'est amélioré grâce à la colonisation, à l'exploitation des peuples colonisés. Mieux: après la décolonisation, tout le travail difficile a échappé aux prolétaires nationaux pour être confié aux immigrés. Dès lors, le principe de solidarité du prolétariat ne saurait masquer la colonisation et le sort des immigrés; il y a là quelque chose qui fausse la situation. Or il en est de même avec la question

des femmes. Bon nombre de femmes qui sont dans les professions libérales, dans la vie politique, dans l'industrie ou l'enseignement ne peuvent en effet survivre que parce qu'elles ont, à domicile, d'autres femmes pour accomplir leur travail. En d'autres termes, la situation transforme deux femmes qui n'étaient pas payées en deux femmes qui désormais, le sont : l'une, qui fait le travail dans la vie, et l'autre, qui fait un travail ménager cette fois rétribué. La plupart des femmes de la bourgeoisie ne peuvent survivre, lorsqu'elles sont actives, qu'aidées par d'autres femmes. Il ne faut donc pas mettre toutes les femmes dans le même sac, car certaines occupent des métiers masculins et ont en grande partie abandonné le travail féminin.

Ainsi y a-t-il une lutte des femmes comme il y avait une lutte du prolétariat. Mais il ne faut pas que cela occulte les différences existant entre prolétaires et entre femmes.

M^{me} FRANCE QUÉRÉ: Je suis de votre avis, Monsieur, mais l'on ne va tout de même pas culpabiliser les emplois supérieurs féminins au nom des emplois inférieurs que ceux-ci impliquent. Ce que je voudrais dire, c'est qu'au XIX^e siècle, les femmes favorisées vivaient dans l'oisiveté, elles étaient beaucoup mieux servies par beaucoup plus de personnel qu'aujourd'hui où, financièrement, un tel train de vie est à peu près impossible. Au mieux, on a une femme de ménage, mais on n'a plus une bonne à tout faire, un palefrenier, un chauffeur, etc.

Et pourquoi, ce mythe, en France, de la femme de ménage espagnole? Qu'est-ce qui empêche d'embaucher une jeune Scandinave? Je l'ai fait, je dois dire, temporairement. Ce n'est pas plus mal. Et je ne vois pas pourquoi il n'y aurait pas de demande d'emploi de ce type en direction des hommes?

M^{me} MARIA ROSA RIBEIRO: Si vous me le permettez, je voudrais rappeler, avant de poser mes deux questions que, du point de vue biologique, la femme et l'homme ne sont ni différents ni égaux mais bien complémentaires en ce qui concerne la continuité de l'espèce, une complémentarité qui pourrait être, en réalité, développée dans l'avenir.

Ma première question se réfère à la paix des femmes en Irlande, aujourd'hui tombée dans l'oubli: pourquoi surviennent donc entre les femmes des rivalités, des querelles qui finissent toujours par les diviser? Par éparpiller des mouvements qui restent alors sans force, sans cohésion? Pourquoi ce manque de solidarité entre les femmes?

Ma deuxième question s'adresse à M^{me} Pintasilgo: comment pouvez-vous nous expliquer, Madame, à la lumière de la philosophie développée dans votre conférence d'hier, l'attaque virulente que deux femmes vous ont fait subir après votre intervention à l'Assemblée nationale portugaise alors que vous étiez encore Premier ministre?

M^{me} MARIA DE LOURDES PINTASILGO: Sans doute dois-je faire une mise au point en ce qui concerne ma pensée; lorsque, ce matin, nous parlons de différence, nous ne sommes pas en train de récapituler, avec quelques décennies de distance, des clichés ou slogans qui

existaient au début du siècle, voire à l'époque romantique. La différence, si elle existe, est une différence qui ne peut être dite qu'au singulier, une différence qui ne peut être exprimée qu'à partir du lieu de vérité de chaque femme. Il n'y a donc pas à chercher une spécificité féminine que toutes les femmes, parce qu'elles sont femmes, endosseraient comme on met un uniforme. Ce dont nous parlons, c'est de la découverte de soi-même et d'une autre façon d'être au monde. C'est par ce retour à la racine personnelle de chaque femme que peut se créer une solidarité entre femmes.

En outre, j'aimerais dire à cette compatriote qui vit en Suisse que la question de la complémentarité entre homme et femme se complique dès lors qu'on pense à son aspect psychosomatique: n'y a-t-il pas là, en effet, deux modes d'existence de la personne humaine très différents? La complémentarité suppose, elle, qu'il y a une moitié, une autre moitié, et qu'on se complète. Or je crois que nous sommes arrivés à un moment où il faut reconnaître que la personne humaine se présente sous deux formes très différentes qui sont, globalement, l'être-homme et l'être-femme.

Quant à la question de savoir pourquoi il n'y a pas plus de solidarité entre les femmes, je crois que c'est tout simplement parce qu'il y a des femmes qui, entièrement récupérées par le système, font aujourd'hui écran aux autres femmes: une fois qu'elles sont «arrivées», elles ne veulent surtout pas perdre leur situation.

Vous m'avez aussi posé une question personnelle, Madame: en effet, j'ai été attaquée par des femmes parce que les partis de droite, auxquels je n'étais pas opposée, ont néanmoins vu en moi une cible privilégiée et ont eu l'idée (augustin), après trois ans de vie démocratique, de donner pour la première fois la parole à l'une des femmes qui les représentait pour me donner la réplique! Mais cette femme n'avait jamais parlé auparavant. C'est donc que ces partis trouvaient sans doute difficile de me donner la réplique... réplique qui, en fait, n'a pas été donnée! Les femmes souvent ne sont pas solidaires parce que trop souvent elles entrent encore dans des quadrillages établis par les hommes.

M^{me} MARION JANJIC: Effectivement, les femmes sont probablement le groupe social le moins solidaire, mais pas pour la raison que vous venez de dire. C'est ainsi que les hommes, divisés par leur situation économique, ne sont pas plus solidaires que les femmes. Mais il y a quelque chose qui les lie beaucoup plus que les femmes, c'est l'obligation d'être économiquement actifs, c'est-à-dire de prendre part à l'économie. Un tel lien n'existe pas chez les femmes.

M^{me} FAWZIA ASSAAD: Cette fameuse solidarité me paraît être un mythe car je ne vois pas comment une femme qui se sent exploitée pourrait être solidaire de la personne qui l'exploite.

Tout à l'heure, M^{me} Quéré s'étonnait de la question du décolleté: je ne suis pas particulièrement décolletée en ce moment, mais ma voisine immédiate, au Caire, me traiterait d'indécente parce que j'ai la tête découverte. Or c'est sans doute qu'elle n'a pas mon niveau de vie, cette différence faisant justement que les femmes ne peuvent être solidaires.

M^{me} JEANNE HERSCH: Au sujet de la solidarité, je me demande pourquoi les femmes seraient toutes d'accord entre elles, alors que les hommes ne le sont pas.

Sur toutes sortes de problèmes les femmes peuvent avoir des opinions diverses. Elles peuvent aussi être solidaires en matière de problèmes féminins et, jusqu'à un certain point, mettre une sourdine à certaines choses qu'elles croient lorsqu'il leur paraît, à propos de tel ou tel problème, que l'élément de la promotion de la femme est prépondérant. Mais c'est à juger d'une fois à l'autre. Et ce serait une nouvelle servitude si les femmes étaient obligées, sous peine d'accusation de trahison, d'être toujours du même avis et d'obligatoirement soutenir toute femme qui défend une quelconque position simplement parce qu'elle est femme.

Cette exigence d'homogénéité dans la prise de position m'a toujours paru insupportable. Et je ne pourrais plus prendre librement position sur rien si je devais, dans chacun des groupes auxquels j'appartiens, solliciter l'accord, voire adopter la position des autres.

Seconde remarque: même dans les questions féminines, on peut avoir quelquefois des avis différents, à propos de l'enfant par exemple.

Il n'y a pas d'association d'enfants qui lutterait pour les intérêts de l'enfant; il n'y a que des associations d'adultes qui, parfois, s'occupent des droits de l'enfant. Or j'ai été très heureuse d'entendre qu'on posait ici le problème du rapport de la femme à l'enfant. Certes, il est devenu presque indécent d'en parler, et le mot «mère» lui-même ne doit plus être prononcé. Il n'y a plus de relation privilégiée entre mère et enfant, quand bien même toute la psychologie contemporaine souligne la spécificité de ce lien. Et si l'on veut parler de cette petite mort qu'est le départ de la mère lorsqu'elle abandonne son enfant à la crèche, il y a aussi ces innombrables petites morts des enfants qui ne trouvent pas leur mère à l'endroit où ils voudraient toujours la trouver.

Vous pouvez bien considérer qu'il s'agit là d'une exigence abusive, mais c'est tout de même un besoin impératif. Et s'il y a tout à inventer quant aux formes de vie et aux conditions de travail, voilà le point le plus impérieux, le plus urgent, où devrait s'exercer prioritairement notre fameuse créativité contemporaine, elle qui existe certes en mots, mais tellement peu en faits.

M^{me} ANNE-NELLY PERRET-CLERMONT: En tant que femme assez jeune, je vis dans un monde où il y a beaucoup d'enfants, beaucoup de femmes, mais ce qui me frappe, c'est l'absence du père. Il y a là une grande mort, celle du père comme adulte dans la sphère de la vie privée. Et j'aimerais qu'on parle aussi de la sphère privée, ce domaine où nous autres femmes, avons tellement dominé qu'on a en partie exclu les hommes.

En un sens, je le comprends d'ailleurs car si l'on n'a pas d'égalité dans la sphère publique, ayons au moins notre territoire dans la sphère privée. Toutefois, lorsqu'on arrive à faire parler certains pères sur ce que cela signifie de quitter leurs enfants tôt le matin et de ne pas les revoir le soir, on se rend compte que, dans le fond, ils n'ont droit à rien dans la maison.

J'ai ainsi une amie dont le mari s'est trouvé partiellement au chômage. Ils ont dû réorganiser l'appartement et ont alors découvert qu'il n'y avait pas de

place pour lui à part le fauteuil devant la télévision. A la cuisine, il mettait toujours tout en désordre, sachant uniquement où était le café pour ses petits déjeuners matinaux. Aussi pourquoi voulez-vous qu'un tel homme rentre frais et dispos à la maison? Où va-t-il se mettre? Et pour quoi faire?

Notre civilisation est en train de violer le monde privé. Les hommes ne s'en rendent même pas compte, ils en sont déjà exclus. Et j'aimerais bien qu'on en parle.

M. JACQUES GRINEVALD: Il paraît que c'est à un homme de répondre. Effectivement je suis entièrement d'accord; il faut féminiser le monde. Cet épouvantable divorce entre vie publique et vie privée passe autant par le retour de l'homme à la maison que par l'entrée de la femme dans la vie publique. Vous avez parfaitement raison.

M^{me} MARION JANJIC: J'aimerais enchaîner sur une question que vient de poser Jeanne Hersch affirmant qu'on manque d'imagination pour régler le problème de la relation de l'enfant avec sa mère; en effet, je me demande si l'absence du père à la maison et manque d'imagination ne sont pas quelque peu liés.

Pendant très longtemps, l'on a ainsi privilégié le rapport de l'enfant et de la mère si bien que tout ce qu'on a pu inventer comme institutions sociales pour les enfants l'a toujours été à l'intention des femmes. En revanche, aujourd'hui, l'on veut que ces institutions ne soient plus des institutions pour les femmes mais bien pour les parents. On désire réhabiliter le rôle du père en tant qu'éducateur. Et c'est d'ailleurs dans cet esprit que le BIT vient d'adopter une convention internationale sur les travailleurs ayant des responsabilités familiales.

M^{me} MONIQUE BAUER-LAGIER: Je partage les soucis de M^{me} Hersch concernant l'enfant. J'ai été pendant huit ans présidente d'une crèche-garderie où des femmes amenaient leurs enfants vers 6 heures et demie du matin et revenaient les chercher douze heures plus tard. Une fois à l'école, ces enfants mangeront aux cuisines scolaires, fréquenteront les classes gardiennes et, pendant l'été, parce que la mère a aussi besoin de se reposer un peu, on les mettra dans des colonies de vacances...

Il y a, j'en suis convaincue, trop de femmes qui pensent d'abord à leur épanouissement personnel. Trop souvent on oublie l'enfant; mais quelle vie affective ne lui prépare-t-on pas! On sait fort bien, les psychologues l'affirment, que les premières années d'une vie sont déterminantes pour le développement affectif, psychique et intellectuel de l'enfant. C'est là une réalité que nous ne devons pas oublier à une époque où la femme peut contrôler les naissances. J'estime, pour ma part, qu'elle doit lui consacrer quelques années, la société devant alors s'arranger pour lui ménager une rentrée correcte dans le circuit professionnel après que son enfant a, par exemple, commencé d'aller à l'école.

Vous avez aussi parlé, Madame, du manque de solidarité des femmes. En réalité, je pense que celle-ci est en train de se créer. Il est vrai qu'au début, les femmes n'avaient pas confiance dans les femmes. Mais je puis vous assurer qu'à la faveur des débats qui ont eu lieu dans l'opinion publique au cours des dernières années, cette solidarité est en train de s'affirmer. Vous avez cité le mouvement des femmes irlandaises mais savez-vous qu'il a été un exemple pour beaucoup de femmes? Que même si en Irlande il s'est aujourd'hui éteint — et est-ce définitif? — ce mouvement a essaimé dans de nombreux pays? A Genève il existe un groupement des femmes pour la paix qui, créé sur le modèle irlandais, rassemble des femmes appartenant à tous les partis, des femmes protestantes comme des catholiques engagées dans l'Eglise. Elles font preuve d'une entente profonde, d'une solidarité profonde, partageant leurs préoccupations et leurs réflexions avec les femmes d'autres cantons, d'autres pays, c'est dire que le mouvement des femmes d'Irlande n'a pas été vain.

M^{me} JANINE CHANTEUR: Dans la mesure où j'ai un métier, puisque je suis professeur, que je travaille depuis l'âge de 18 ans et que j'ai mis cinq enfants au monde, je dois dire que les difficultés évoquées ici ont été et continuent à être les miennes.

Je me rends compte, par exemple, que mes enfants ont été déterminés par leurs premières années. Ils ont souffert du fait que je n'étais pas à la maison, et j'en ai beaucoup souffert également. Comme mon métier est d'enseigner la philosophie, j'ai été amenée à réfléchir à tous ces problèmes, et je me demande si nous ne sommes pas un peu victimes d'une répétition quand nous posons le problème de l'égalité entre hommes et femmes sur le modèle des revendications que nous connaissons déjà.

Je voudrais ainsi faire brièvement allusion à deux textes qui nourrissent ma réflexion, à savoir, tout bonnement, les deux premiers chapitres de la Genèse, chapitres où nous voyons Dieu créer l'homme et la femme. Pour y penser philosophiquement, on peut se contenter d'en prendre le sens symbolique, chacun restant libre de ses croyances. Or dans le premier chapitre, nous assistons à la création de l'homme, le texte hébreu disant explicitement: «Dieu créa l'homme. Homme et femme il les créa». Il n'est pas question ici d'égalité, ni d'inégalité, ni de supériorité, ni d'infériorité, grande leçon métaphysique que nous donne ce texte. L'homme et la femme sont l'image de l'unité principielle, l'image la plus proche du principe premier et, comme tels, ils n'existent pas l'un sans l'autre. Ils existent dans leur différence car Dieu ne crée pas le «deux» en créant deux hommes mais bien en créant une humanité «homme et femme». Et c'est au couple que l'ordre suivant est donné: «Allez, croissez et multipliez-vous.» Et également: «Dominez sur les animaux et sur tout le reste de la terre.» Dans cette première leçon, nous trouvons donc cette différence essentielle, l'existence de l'un n'ayant aucun sens sans l'existence de l'autre. En d'autres termes, un homme est un homme par la femme, une femme est une femme par l'homme: le couple est la réalité première.

Si nous considérons maintenant le deuxième chapitre, les choses semblent — à première vue — changer, et Dieu sait qu'on peut faire rire facilement sur

ce que l'on a appelé notre destin de côte d'Adam! Le mot hébreu signifie d'ailleurs «côté», ce qui est quelque peu différent. Mais, en fait, que lisons-nous? Dieu crée l'homme, en effet, et s'apercevant qu'il n'est pas bon que l'homme soit seul, il lui cherche une aide semblable à lui. Il fait alors défiler devant lui les animaux, et l'homme accède au concept puisqu'il nomme ces animaux. Mais cela ne suffit pas. Et que fait Dieu? Là encore, il pourrait créer un autre homme. Or il crée une femme. Lorsque cette femme est en présence de l'homme, celui-ci accède au langage. Ce langage donne à la fois à l'homme sa propre identité, et à la femme son identité. L'homme dit: «Celle-ci est la chair de ma chair», et découvre donc le «je». Mais il découvre en même temps le «tu». Et, en d'autres termes, il découvre le «nous».

Sous une forme extrêmement différente de la première cette seconde leçon nous montre encore une fois que la réalité première, c'est le couple dans sa différence: l'homme parle, la femme se tait, mais en dehors de sa présence, il n'y a pas d'homme capable d'identité.

Que nous est-il alors arrivé? Eh bien, il nous est arrivé que, comme dit l'autre, nous avons croqué la pomme. Est-ce là vraiment le péché? Je crois que le pire, c'est que lorsque Dieu interroge: «Qui t'a révélé que tu étais nu?» ni l'un ni l'autre n'est capable d'assumer son identité et de dire: «Voilà ce que j'ai fait.» L'homme dit: «C'est elle qui m'a donné.» Lui, le «je» disparaît. Et elle dit: «c'est le serpent», son «je» disparaissant également. Or je pense que nous sommes maintenant conscients de la tâche qui est la nôtre, à savoir: retrouver notre «je», notre identité à l'un comme à l'autre, non pas en cherchant ailleurs la responsabilité des maux qui nous assaillent, mais en assumant véritablement notre identité.

En revanche, je crains fort que, copiant tous les mouvements de révolte déjà recensés à travers l'histoire, les femmes soient en train de se jouer un tour épouvantable. Oh! je ne suis pas du tout pour la supériorité de ceci ou de cela, vous vous en doutez bien, mais je crois qu'elles sont en train de terroriser les hommes. Car que va être ce monde de femmes d'où l'homme sera absent? Comment serons-nous des femmes si nous ne sommes pas des femmes par l'homme? Et qu'est-ce que l'homme s'il n'est pas un homme par nous?

Il a aussi été fait allusion au problème de l'enfant. Ce problème, c'est en effet d'être le fruit d'un couple et non pas d'un seul individu comme trop souvent, hélas, on le croit possible à l'heure actuelle. Et il est certain que, dans ce couple, chacun entretient une relation spécifique avec l'enfant: faites disparaître l'un des membres du couple et vous aurez un enfant qui n'aura pas toutes ses chances d'épanouissement.

M^{me} FAWZIA ASSAAD: Je vous fais observer, Madame, que lorsque vous avez commencé le commentaire du texte biblique, vous êtes partie de Dieu le Père. Voilà bien le reflet de toute une société paternaliste! Car si vous remontez plus loin, ce n'est pas Dieu qui créa la femme mais Dieu et la Déesse. Et qu'a-t-on fait de la Déesse à ce niveau-là? On l'a complètement effacée de la scène! Voyez la mythologie égyptienne où vous n'avez jamais de dieu sans sa déesse! C'est qu'on ne peut concevoir la création sans une déesse, c'est impossible. Elle est ce tombeau dans lequel on entre vieux, ou mort, et dont on sort vivant. Voyez sur les images de

l'ancienne Egypte, ce serpent, ce cobra qui se love sur le front de Pharaon. C'est la déesse, elle, qui crache du feu pour tuer le mal, la mort, et pour créer la vie.

Voilà la spécificité de la femme, de la déesse. Mais, dès le départ, il y a quelque chose de vicié dans la présence de ce Dieu créateur qui n'a pas laissé de place à la femme et a donné la priorité à l'homme. Et, au Moyen-Orient, ces trois religions paternalistes qui se disputent sont une honte!

M^{me} MARIA DE LOURDES PINTASILGO: Je suis bien contente, Madame, que vous ayez noté, dans votre interprétation philosophique de la Bible, qu'il n'y a pas le «un» mais bien le «deux». Je suis d'accord. Mais j'aimerais aussi souligner que tout être humain qui découvre sa propre identité est toujours en relation avec l'autre. La relation fonde certes la découverte de l'identité, mais je n'irais pas jusqu'à dire, comme vous, que la femme existe par l'homme, et l'homme par la femme.

En outre, je ne crois pas que, parmi nous, quelqu'un désire une société d'apartheid, société où il y aurait développement séparé, chaque sexe étant relégué de son côté. Jamais nous n'avons fait référence à une société d'où l'homme serait exclu. Mais nous pensons à une humanité enrichie parce que la femme devenant davantage elle-même, elle ne manquera pas de poser des problèmes à l'homme, homme qui deviendra lui aussi, par son propre effort, sa propre découverte, davantage homme.

M^{me} JANINE WEBER: Afin d'assurer une division du travail plus efficace, les hommes sont-ils véritablement prêts à revenir au foyer? Ont-ils conscience du prix à payer, la perte du prestige social, notamment?

M. JACQUES GRINEVALD: Je ferai un simple constat: dans l'une des plus grandes aventures de l'homme occidental, la course aux armements, les femmes sont exclues, et heureusement. Car je ne veux en aucun cas que les femmes interviennent dans l'arsenal. Au contraire, je veux que les hommes quittent l'arsenal et reviennent au foyer comme cela est dit d'ailleurs dans un texte de Lucrèce déjà évoqué hier soir et qu'a si bien commenté Michel Serres. Or ce texte commence par une invocation à Vénus, celle-ci demandant à Mars de se taire...

M^{me} FRANCE QUÉRÉ: Je suis d'accord avec ce qui vient d'être dit, à ceci près que les femmes malheureusement, fournissent les armes en mettant au monde les fils. Pire: il faut vingt ans pour faire un homme et une seconde pour le tuer.

M. JEAN-FRANÇOIS CHAPONNIÈRE: Je vous remercie et déclare la séance levée.

LES DEUX SŒURS ENNEMIES: ÉGALITÉ ET LIBERTÉ¹

Introduction

par Alexandre Bruggmann
rédacteur à la Tribune de Genève

Nous avons le privilège d'entendre ce soir un homme qui a consacré sa vie à la philosophie morale et politique: M. Raymond Polin, professeur à la Sorbonne et membre de l'Institut.

L'occasion se fait rare de voir le fait politique soumis à une réflexion fondamentale et spécifique. Pratiquée dans un espace vide de substance spirituelle, agitée par le remous puissant et confus des idéaux frauduleux et d'intérêts trop précis, éclairée à la lumière, à la fois crue et mensongère, de slogans tenant lieu de pensée, telle nous apparaît trop souvent cette politique qui nous englobe tous tandis que les méthodes qui aujourd'hui annexent son étude nous permettent tout au plus d'en percevoir les fragments hétérogènes.

L'idéologie prétend bien ordonner ce magma de l'intérieur en se voulant à la fois réflexion et «praxis». Mais il y a là, au pire tromperie, au mieux malentendu. Car le politique ne saurait davantage rendre compte du sens de la chose politique que la biologie ne rend compte du sens du biologique. Et se voulant «praxis», l'idéologie cesse d'être réflexion sur le réel pour devenir simple réflexion à partir d'une action partisane.

Pardonnez-moi ces trop longues considérations mais je tenais à souligner l'importance que revêt la présence de M. Polin parmi nous. Celui-ci m'a instamment prié de ne pas faire son éloge et de ne mentionner ni ses titres ni ses distinctions. Je m'en abstiendrai donc pour ne souligner qu'une seule chose: tout au long d'une œuvre considérable, et avec cet alliage précieux de passion et de détachement, M. Polin a su rester fidèle au principe admirable que M^{me} Hersch définissait hier en ces termes: «réfléchir sur des choses confuses non pour les réduire mais pour les clarifier dans leur nature».

¹ Le 2 octobre 1981.

